

W

P. 9 B  
Nougaret-  
1488. b. 17  
LA

PAYSANNE  
PERVERTIE,  
OU  
LES MŒURS  
DES GRANDES VILLES.

---

PREMIÈRE PARTIE.

---





LA  
PAYSANNE  
PERVERTIE,  
OU  
LES MŒURS  
DES GRANDES VILLES:

MÉMOIRES DE JEANNETTE\*\*\*;  
*recueillis de ses Lettres & de celles des  
personnes qui ont eu part aux principaux  
évènements de sa vie;*

Mis au jour par M. NOUGARET.

---

---

PREMIÈRE PARTIE.

---

---



A LONDRES;

*Et se trouve à PARIS.*

Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du  
Petit-Lyon, F. S. G.

---

M. DCC. LXXVII.

PLAYS AND ME

U R S



U R S

RES

THE UNIVERSITY OF TORONTO

LIBRARY

100 St. George Street, Toronto, Ontario

Canada

1911



## P R É F A C E .

O M È R E S tendres ! qui ,  
après avoir soigné l'éducation de  
vos filles , ces dignes objets de  
votre amour , veillez avec in-  
quiétudes sur la conservation  
de leur innocence , n'empêchez  
point mon Livre de tomber  
entre leurs mains , dans la crainte  
qu'il n'étouffe les précieuses se-  
mences de vertu que vous avez  
jétéés en des âmes pures. Je  
connais combien il est odieux  
de corrompre les cœurs lorf-  
qu'on ne doit peindre les pas-  
sions que pour en montrer les  
suites funestes. L'Ecrivain qui ,

vj      *P R É F A C E.*

sous prétexte de corriger les mœurs , offrirait des tableaux tout-à-fait licencieux , & placerait l'indécence dans des ouvrages dévorés plutôt que lus par de jeunes personnes , destinées à devenir un jour mères de famille , & qui croiraient ne goûter qu'un plaisir innocent ; cet Ecrivain , dis-je , me paraîtrait le plus méprisable des hommes , s'il était possible qu'il existât : il serait aussi coupable que celui qui cacherait un poison mortel sous l'apparence d'un remède salutaire.

Le Livre que je publie aujourd'hui , ne démentira point les principes que je me fais gloire d'avouer hautement , je m'en



P R É F A C E. vii

flatte au moins. Oui, j'ose croire qu'on n'y trouvera rien dont je doive rougir, & qui puisse alarmer la pudeur de mes jeunes & estimables Lectrices : on verra que je brûle d'allier au titre d'homme de Lettres, le titre non moins précieux, d'honnête homme & de bon Citoyen. Ne craignez donc point de me lire, Filles vertueuses, qu'effraye la seule apparence du vice, & dont une noble pudeur embellit tous les traits ; vous êtes l'espoir de vos parens ; la Patrie vous devra un jour des soutiens & des défenseurs, que vos leçons & votre exemple instruiront à pratiquer la sagesse. A Dieu ne plaîse que j'aïlle porter la séduc-

viii *P R É F A C E.*

tion dans vos cœurs purs & tranquilles ; je serais coupable d'un double crime , puisque je semblerais vouloir corrompre en même-tems les races à venir. On ne peut qu'applaudir au desir qui m'enflamme , en publiant cet Ouvrage ; je me propose de vous rappeler les dangers qui menacent votre innocence dans le séjour brillant & dangereux des Villes ; je veux vous avertir des pièges nombreux qui vous environnent , & de n'être point sages avec trop de sécurité ; le vice couvre de fleurs les abîmes dans lesquels il s'efforce de vous entraîner , & vous avez tout à la fois à combattre les passions qu'amène le luxe , celles

*P R É F A C E.* ix

que vous faites naître , ou qu'on feint de ressentir , & vous avez à triompher sur-tout de votre propre penchant. Puissiez-vous être instruites & épouvantées de l'exemple d'une fille long-tems vertueuse & qui finit par se rendre très-coupable !

Et vous , jeunes Gens , qui consolez la vieillesse de vos pères , ou qui les plongez au tombeau par votre mauvaise conduite , vous trouverez aussi dans ce Livre des leçons utiles & frappantes. Jusqu'à quand verrons-nous des fils de famille se livrer au libertinage dès qu'ils sont sortis du Collège ou de la tutelle pénible de leurs parens ! D'autres déshonorent leur



x     *P R É F A C E.*

illustre naissance , en croyant qu'elle leur donne le droit d'afficher les désordres les plus honteux. Eh ! que sont la plupart de nos jeunes Seigneurs ? des êtres frivoles , perdus de débauches , noyés de dettes , dont la santé s'altère dans le sein des plaisirs criminels , & qui sont moissonnés à la fleur de leur âge , ou peuvent à peine devenir pères d'enfans débiles & malheureux.

Ce tableau est horrible , j'en conviens : que ne peut-on lui disputer le mérite d'être vrai ! Bien loin de n'oser l'offrir à ces âmes perverses , qui affectent une certaine délicatesse , il serait à souhaiter qu'un pinceau plus



*P R É F A C E.*      xj

énergique que le mien , l'exposât aux yeux du Public ; plus il frapperait de Spectateurs , plus il en résulterait peut-être de précieux avantages : un seul homme ramené à la Vertu , serait le triomphe le plus flatteur pour un Ecrivain véritablement rempli de l'amour de la Gloire. Pour moi , un seul sentiment honnête , inspiré à certains Lecteurs , me charmerait beaucoup plus que les louanges qu'on pourrait accorder à mes faibles talens.

Voilà quels sont les motifs qui m'engagent à publier ces Lettres , qu'on ne doit nullement regarder comme le fruit de mon imagination ; mais dont une personne d'un rang distin-

gué a bien voulu me faire présent, après la mort de tous ceux qu'elles auraient pu compromettre. Je ne me suis permis d'y faire que de très-légers changemens, excepté pourtant à celles de la jeune Payfanne qui, n'ayant reçu aucune espèce d'éducation, écrivait souvent d'une manière inintelligible, à force d'être incorrecte : j'ai seulement tâché de conserver à ses expressions leur éloquence naïve ; & il me semble que c'est tout ce qu'on doit désirer d'y trouver.

Je n'ai eu garde de perdre mon tems à composer un Roman ; je connais trop les difficultés dont ce genre est susceptible, malgré le mépris qu'il inf-

*P R É F A C E.*    xiiij

pire à quelques personnes, auxquelles il est nécessaire de citer ce passage du célèbre Marquis d'Argens : — » On est revenu » du mauvais goût des anciens » Romans ; au-lieu du surnaturel, on veut du raisonnable ; » à la place d'un nombre d'incidents qui surchargeaient les » moindres faits, on demande » une narration simple, vive » & soutenue, par des portraits » copiés d'après nature. Les Romans de ce genre peuvent » être aussi utiles pour former » les mœurs que la Comédie. » Ce sont autant de tableaux de » la vie humaine. Mais il faut, » pour les tracer, bien plus de » talens qu'on ne se l'imagine,



xiv      *P R É F A C E.*

» Si les mauvais Auteurs réflé-  
» chissaient sur toutes les bon-  
» nes qualités que doit avoir un  
» bon Roman, cette sorte d'ou-  
» vrage ne serait plus leur re-  
» fuge. Il faut peut-être autant  
» d'esprit, d'usage du monde &  
» de connaissance des passions,  
» pour être un bon Roman-  
» cier, que pour être un bon  
» Historien ». —

Il ne me reste plus qu'une  
observation à faire. On m'accu-  
sera peut-être d'avoir voulu don-  
ner à entendre, en publiant ces  
Lettres, que puisque les hommes  
se pervertissent dans les grandes  
Sociétés, la conservation des bon-  
nes mœurs exige qu'ils fuient  
du séjour des Villes, qu'ils se



P R É F A C E,      xv

dispersent dans les Campagnes, & même dans les bois. Je ne prétends pas que la morale de mon Livre soit poussée aussi loin; il serait ridicule qu'un simple Rédacteur, tel que moi, s'avisât de vouloir trancher du Philosophe ou du Législateur. La Sagesse défend de rien bouleverser; elle prescrit seulement de remédier avec douceur à tout ce qui est contre l'Ordre & la Raison. Ainsi je ne dis point qu'il faille que les Villes soient dépeuplées; mais je dis qu'on devrait y voir moins régner le désordre, le luxe insolent, la pauvreté affligeante, & je fais des vœux ardens pour que l'innocence ne soit pas toujours exposée à la séduction, au dés-

xvj **P R É F A C E.**

honneur, à l'infamie. La Société  
n'a rien de défectueux en elle-  
même, ni de préjudiciable à  
l'espèce humaine; mais elle est  
nuisible par les abus qui se com-  
mettent dans son sein. Quand  
les supprimera-t-on ces abus?  
Lorsque les hommes trouveront  
leur compte à être vertueux.



**LA**



LA  
PAYSANNE  
PERVERTIE,  
OU  
LES MŒURS  
DES GRANDES VILLES.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

*La Marquise de F\*\*\*, à la  
Comtesse de C\*\*\*.*

L'AMITIÉ qui s'est liée entre nous  
depuis l'âge le plus tendre, ma chère

*Première Partie.*

A



Comtesse , c'est-à-dire , depuis cet heureux tems que nous avons passé ensemble dans l'Abbaye de Haute-Bruyère, où nos parens nous mirent en pension; ce sentiment si doux qui nous unit pour la vie , m'a toujours porté à ne vous rien cacher de tout ce qui m'arrive. Je vous ai quelquefois fait part de mes chagrins domestiques , pendant les six années que j'ai vécu avec mon mari , & j'ai souvent versé dans votre sein les larmes que m'arrachait sa mauvaise conduite, qui termina ses jours dans les douleurs les plus cruelles , quoiqu'il ne fût qu'à la fleur de son âge. J'avoue, sans offenser l'amitié , que j'aurais dû dissimuler mes peines : une femme vraiment honnête , pleure en secret sur les torts de son mari envers elle , & tâche de le ramener à de meilleurs procédés , par sa douceur & par d'innocentes caresses ; elle





ne va point faire d'indiscrettes confidences, qui ne servent qu'à répandre des choses qu'il est à souhaiter, pour elle-même, qu'on ignore à jamais, & qui ne restent pas moins dans le public, lorsque l'époux revient de ses égaremens. Je n'ai fait, malheureusement, que bien tard ces sages réflexions; non, encore une fois, que je me repente des tendres épanchemens de l'amitié; mais parce que j'ai senti que mon sexe méconnaît ses plus chers intérêts, en dévoilant trop facilement ses chagrins domestiques. Honteuse de vous avoir si souvent entretenue de choses que j'aurais dû taire, je brigue aujourd'hui la gloire de vous instruire d'un événement qui ne peut que me faire honneur. J'assistais hier, selon ma coutume, à la leçon de mon fils; le Précepteur, les yeux baissés, car il ne les lève presque jamais sur moi,

m'expliquait un passage du Thème de son Elève, lorsque la bonne Gonthon vint toute en larmes, m'apprendre que la pauvre Michelle était morte dans la nuit, & qu'on ne savait que faire des deux petites Orphelines qu'elle laissait, dont l'une avait huit ans, & l'autre, à peine sept. Vous avez vu plusieurs fois, ma chère Comtesse, pendant votre séjour au Château, le mari de cette femme; vous savez que c'était un honnête Vigneron, & que sa Chaumière n'est guères qu'à un quart de lieue d'ici. Je crois vous avoir marqué dans le tems que ce malheureux Villageois, qui, courbé dans la campagne, exposé à toute l'intempérie des saisons, travaillait depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil, pour gagner à peine de quoi s'acheter du pain noir; je crois, dis-je, vous avoir marqué que cet

infortuné manouvrier , était mort dans vingt-quatre heures , plus é-ténué par l'extrême fatigue & la mi-sère , que par la maladie , & que je me proposais de secourir la veuve & les enfans. Mais cette pauvre veuve n'a survécu que de six mois à son mari. Gothon , qui était ac-courue m'apprendre la mort de cette bonne femme , avait le cœur gros , & se faisait violence pour ne pas pleurer ; tout-à-coup elle donne un libre essor à ses larmes , & n'étant plus maîtresse de se contenir , elle s'écrie , en se tordant les mains :  
 — „ Mon Dieu , mon Dieu ! qu'il  
 „ y a de gens malheureux dans le  
 „ monde , tandis que tant de riches  
 „ regorgent du superflu , & ne son-  
 „ gent pas même qu'on peut éprou-  
 „ ver des besoins ! Qu'ont donc fait  
 „ les pauvres , pour être si mal-traités  
 „ du ciel , car enfin ils sont des hom-



» mes ? Je suis sûre que Michelle est  
 » morte de faim ; je viens de sa ca-  
 » bane , de ce séjour de douleur ; je  
 » l'ai vue à l'agonie sur son triste gra-  
 » bat , composé d'un peu de paille ;  
 » je l'ai vue expirer comme une lam-  
 » pe qui s'éteint , & je n'ai pu trou-  
 » ver un seul morceau de pain pour  
 » donner aux deux Orphelines , qui ,  
 » tout en pleurant leur mère , me  
 » demandaient du pain. Ce n'est pas  
 » ce que Madame faisait pour cette  
 » famille , qui suffisait à son entre-  
 » tien : les pauvres mangent beau-  
 » coup de pain ; les tems sont si  
 » durs , & tout coûte si cher , qu'ils  
 » n'ont souvent que cela pour leur  
 » souper. On prétend qu'ils vont  
 » être plus à leur aise ; Dieu le  
 » veuille , & bénisse à jamais. . . . »  
 — J'interrompis Gothon au milieu  
 de son noble enthousiasme , en lui  
 disant d'avertir qu'on mît les che-

vaux , & que je voulais aller avec elle dans la Chaumière de la défunte. Si vous aviez été témoin de la joie de cette vieille domestique ! elle essuya bien vite ses larmes , & courut , en sautant , exécuter mes ordres.

Je volai accomplir le dessein que j'avais formé pendant le récit de Gothon. Arrivée dans le triste réduit où la mort venait d'exercer son empire , je le trouvai rempli de trouble & de confusion. La famille de Michelle était assemblée , & tenait tumultueusement conseil sur le sort d'une des Orphelines ; car pour celui de l'autre était décidé ; une riche Fermière des environs venait de déclarer qu'elle s'en chargeait. On proposait de la mettre à l'Hopital de la Ville prochaine , & toutes les voix se réunissaient pour ce cruel avis , lorsque je dis que j'allais prendre au-

près de moi la petite Orpheline , & la faire élever comme ma fille. Je ne saurais vous exprimer les transports d'allégresse naïve que firent éclater tous ces bons Payfans ; il s'éleva un cri général d'applaudissement , & je fus comblée de bénédictions. L'aimable créature à laquelle je devais servir de mère , vint se jeter dans mes bras. O que le plaisir que j'éprouvai alors surpassa de beaucoup ceux qu'on goûte à Paris dans les Fêtes les plus brillantes ! Si les riches qui se plaignent de traîner par-tout l'ennui , connaissaient la douce satisfaction de secourir l'infortune , ils avoueraient qu'il existe encore des sensations délicieuses.

Pour moi , je n'ai fait qu'une action bien simple , & dont je ne dois tirer aucune vanité ; car enfin , une Fermière , une Payfanne , n'a-t-elle



pas pris aussi chez elle une des filles de la défunte?

Celle qui m'est tombée en partage est l'aînée; elle est âgée de huit ans, & se nomme Jeannette. Il paraît qu'elle aura de l'esprit, & sa figure est des plus intéressante. Comme elle fait déjà un peu lire, Gothon s'en est emparée, & va, dit-elle, en faire un prodige. J'aurai l'œil sur son éducation, quoique je ne puisse douter du zèle de ma Femme de charge.

Voilà quatre pages que je vous écris; pardon, ma chère Comtesse, de l'extrême longueur de ma missive. Reléguée à la campagne, j'aime à m'entretenir avec vous, à l'aide de ma plume. Souvent mon cœur s'élançe aux lieux où vous êtes, & vous dit les choses les plus affectueuses, que sûrement vous n'entendez point; je ne modère ses transports

[ 10 ]

qu'en fixant sur le papier tout ce qu'il vous adresse. Recevez donc toujours avec indulgence mes Lettres, par fois trop verbeuses; & puis songez que l'amitié est un peu babil-larde.

La Marquise de F \* \* \*.

*Du Château de....., le 20 Fé-  
vrier, 17.....*



## L E T T R E I I.

*La Comtesse de C\*\*\*, à la  
Marquise de F\*\*\*.*

**V**ous avez grand tort, ma chère amie, de croire me fatiguer par la longueur de vos Lettres : c'est comme si vous vous imaginiez que je compte les heures lorsque nous sommes ensemble. Je vous prie de ne plus former de pareilles idées, ou je me fâcherai, je vous en avertis. Vos missives, vos relations, vos réflexions me causent un plaisir infini. Il est vrai que je serais bien plus contente si vous vous degoûtiez de la vie champêtre, & si vous veniez vous établir dans la Capitale. J'aurais le plaisir de voir tous les jours mon amie, dont un caprice inconcevable me sépare



depuis si long-tems. Je ne conçois pas comment, après avoir vécu dans le tourbillon de Paris, & respiré l'air dangereux & attrayant de la Cour, on peut se résoudre à se confiner dans un antique Château, parmi une foule d'êtres végétans, qu'on appelle *Villageois*. L'agréable compagnie que vous avez tous les jours ! où de fots Payfans vous écorchent les oreilles par leur langage barbare, & vous impatientent par leurs propos stupides ; ou de vieux Châtelains qui ne s'entretiennent que de nouvelles, de politique, de chasse & de basse-cour ; ou bien vous avez le grave Précepteur de votre fils, qui peut vous parler latin, au défaut de votre Curé. Mais vous vous plaisez peut-être singulièrement à faire la dame de Paroisse. Ce rôle doit être en effet bien amusant ; & je me rappelle que vous le rendez avec toute

la dignité possible. La société de ce jeune Financier, dont le domaine très-roturier est auprès de votre noble demeure, vous flatte aussi, sans doute, beaucoup. Je vous en fais mon compliment. Il vous entretient de baux, de calculs, de l'intérêt des cinq grosses Fermes, de soustractions, que fais-je ! Les opérations de Finances ne laissent pas d'être fort agréables. . . . . Raillerie à part, si j'étais à votre place, je dédaignerais de recevoir chez moi ce lourd Midas ; c'est un parvenu : & qui sait d'où cela sort !

Mais vous vous proposez, peut-être, de congédier tout doucement votre rustique société, & d'avoir une compagnie plus digne de vous. Je devine que telle est la raison qui vous a fait recueillir l'Orpheline dont vous me parlez ; & je démêle vos projets dans l'éducation qu'elle aura.

Je vous approuve, si pourtant vous avez soin de ne jamais vous compromettre, & de n'être point trop bonne, vis-à-vis de votre protégée.

Si les devoirs de ma place ne me retenaient auprès de la Reine, j'aurais été charmée d'aller passer quelques jours du Printems dans votre terre, malgré mon anthipatie pour la vie monotone de la campagne: je jouirais au moins du plaisir d'être avec vous. Mais c'est une satisfaction qu'il ne m'est point encore permis de goûter.

Adieu, Marquise; continuez de veiller à l'éducation de votre fils, & félicitez-vous bien de ce qu'il n'a que dix ans. Les mères seraient trop heureuses si cet âge là restait toujours au même point. Mon fils, parvenu à sa dix-huitième année, éprouve toute l'effervescence des



[15]

passions, & se perdrait bientôt, si  
ma sévérité ne le contenait dans de  
justes bornes.

La Comtesse de C \* \* \*.

*De Versailles, le 29 Février, 17...*



## L E T T R E   I I I .

*La Marquise de F\*\*\*, à la  
Comtesse de C\*\*\*.*

**J**E vais répondre à vos folies avec le moins d'extravagance possible : le mauvais air est souvent contagieux , & je crains que votre Lettre ne m'ait communiqué celui de la Cour. Il semble , ma chère , que vous ayez oublié les raisons qui m'ont obligée de me reléguer à la campagne , & qui m'y retiennent depuis dix ans ; il faut donc vous les rappeler , puisque vous avez la mémoire si courte. J'étais fort jeune quand j'épousai le Marquis de F\*\*\* , qui ne connaissait que mes biens , selon l'usage , & ne me vit guères que le jour des

noces. Il parut en effet que ce n'é-  
tait qu'avec mes biens qu'il avait  
fait alliance ; il s'occupa beaucoup  
plus du soin de manger les revenus  
& d'aliéner les fonds , que du soin  
de me plaire. A peine me rendait-  
il visite une fois la semaine à ma  
toilette. Heureusement que j'avais  
été nourrie des plus sages principes  
dans le couvent où nous fûmes  
élevées ensemble , ma chère Com-  
tesse ; je n'éprouvai jamais l'envie  
de suivre l'exemple de mon mari,  
quoique la séduction s'efforçât de  
me persuader que je devais don-  
ner aussi dans le désordre : tandis  
qu'elle me tenoit ce langage trom-  
peur , une voix intérieure me di-  
sait qu'une femme ne saurait être  
excusable de cesser d'être sage , parce  
que son mari est libertin. Le Mar-  
quis fut la triste victime de ses dé-  
bauches ; une maladie douloureuse



& cruelle vint terminer & ses plaisirs & sa vie. Je me trouvai veuve à vingt-cinq ans, chargée d'un enfant qui en avait à peine deux ; seul fruit de l'union de convenance que mes parens avaient formée ; & j'eus à pleurer , non-seulement la mort de mon époux , mais encore le dérangement de ma fortune. J'essuyai mes larmes pour réfléchir sérieusement sur le parti que je devais prendre. J'avais trop éprouvé les inconvéniens d'un lien éternel , pour être tentée de m'y soumettre de nouveau ; d'un autre côté , je considérai que j'étais mère , & que je devais encore plus m'occuper du soin de l'avenir pour mon enfant , que pour moi-même. Ces différentes considérations me portèrent à me fixer à la campagne ; & rien au monde ne me fera prendre un autre genre de vie.

Le Ciel a béni ma conduite ; je suis parvenue , en me passant d'Intendant & de Gens-d'Affaires , à liquider mes biens de toutes les dettes ; mon économie commence même à mettre en réserve ; & mon fils , rendre objet de mes soins & de mes veilles ; jouit de la meilleure santé , & fait chaque jour des progrès dans l'étude des langues & de la sagesse : le Précepteur que vous m'avez envoyé , & que vous avez choisi avec votre rigidité ordinaire , ne néglige rien pour former l'esprit & le cœur de son élève.

Pourquoi , trop aimable Comtesse , n'êtes-vous pas aussi raisonnable que moi ? Ah ! que vous seriez heureuse , si l'ambition avait moins de charmes pour vous ! Depuis deux ans que votre mari est mort en combattant pour son Prince,

que de plaisirs purs & tranquilles vous auriez goûté , si vous aviez suivi mon exemple ! Quelle est donc cette manie , de se plaître à vivre dans la dépendance , dans une espèce de servitude , tandis qu'on est né pour commander à tant d'autres ? Je ne puis m'empêcher de regarder quelquefois en pitié cette pauvre espèce humaine , si fière , si orgueilleuse , & qui a un tel penchant pour ramper , que depuis le Laboureur jusqu'aux Rois , chacun est l'esclave de celui dont il espère quelques faveurs. Les Philosophes diront peut - être que cette dépendance est un des liens de la société ; mais on pourrait répondre à cela que les hommes ont donc tort de s'être réunis , puisque dans leur association ils ont perdu toute la noblesse de leur âme.

Vous voyez que vous n'êtes guè-



res raisonnable de me reprocher mon séjour à la campagne. Êtes-vous mieux fondée dans vos plaisanteries sur les bonnes-gens qui m'entourent ? Il est vrai que les rustiques Habitans des Villages sont extrêmement grossiers ; ils sont assez simples pour ignorer qu'on ne paye jamais ses dettes , qu'on doit être beaucoup mieux mis que son état ne le comporte ; & qu'on doit publiquement mener une vie scandaleuse. O ce sont des gens à fuir ! ... Cependant , s'ils sortaient de leur bonhomie , si , d'un commun accord , ils cessaient de labourer la terre à la sueur de leur front , où trouveriez-vous du pain ? Répondez , humbles & fiers Courtisans de Versailles , & vous , ingrats Habitans des Villes , qui méprisez vos pères nourriciers , où trouveriez-vous du pain ?

Je suis fâchée de vous dire que je

ne trouve pas plus de justesse dans vos réflexions, au sujet du Financier, qui vient quelquefois au Château. Eh! quoi, ignorez-vous que, bien différente de ce qu'elle était au siècle passé, la Finance s'est épurée, & qu'on y compterait actuellement beaucoup plus de Nobles que de Roturiers? Dignes de leurs richesses par l'usage qu'ils en font, la plupart des Financiers cultivent les Lettres & les Arts, & s'empressent de leur être utiles. Ils sont loin d'avoir cette brusquerie, cette hauteur insolente qui caractérisait autrefois les parvenus; tout annoncé en eux la politesse, l'urbanité & les manières du grand monde. D'ailleurs, M. de Fontenar, mon voisin, me faisant le plaisir de me rendre visite, je dois répondre à son honnêteté, & rien ne peut me dispenser de le recevoir.

Vous êtes encore dans l'erreur sur

le motif qui me fait tenir lieu de mère à la petite Orpheline ; je me suis proposé tout simplement de la tirer de l'indigence , & de lui donner une éducation convenable aux sentimens qu'elle m'inspire. Me préserve le ciel de prendre jamais avec elle un air de hauteur ; ce serait vouloir lui faire acheter par des duretés mes bienfaits & mes soins , & lui rappeler , en déchirant son cœur , que je ne suis que sa protectrice ou sa maîtresse. Non je dois lui faire oublier qu'elle fut infortunée , & la traiter comme mon égale & mon enfant , afin qu'elle soit mieux disposée à profiter de mes bontés.

N'allez pas au moins , ma chère amie , vous fâcher contre moi , si je vous contredis toujours dans ma Lettre ; ce n'est point vous que je querelle ; je n'en veux qu'à l'air que vous respirez , qu'aux mœurs de la Ville ,

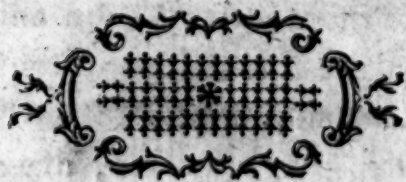


[ 24 ]

dont la maligne influence corrompt  
les meilleurs caractères, & pourrait  
pervertir le vôtre, si vous n'y prenez  
garde. Mais je distinguerai toujours  
les aimables qualités que je vous con-  
naïs, des sentimens singuliers que  
vous inspire la contagion qui règne  
dans les Villes.

La Marquise de F\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 10  
Mars, 17....*



LETTRE

---

## LETTRE IV (\*).

*Le Comte de C \* \* \* , au  
Marquis de F \* \* \**

**C**OMMENT, mon cher Marquis, vous avez dix-sept ans, & vous êtes encore sous la férule ! Sortez de l'engourdissement où l'on vous tient plongé. Il est honteux d'avoir un Précepteur, lorsqu'on est un homme fait; mais il est encore bien plus inouï de dépendre humblement d'une mère. Je vous avertis que cette servitude, que vous supportez de-

---

(\*) Il s'est passé sept ans d'intervalle, entre cette Lettre & les trois précédentes; quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu remplir une lacune aussi considérable; mais, selon toute apparence, les Lettres qui nous manquent, ne contenaient aucun événement important.

*Première Partie.*

B

puis si long-tems , vous couvrirait de ridicule dans le monde , si elle était sue quand vous y ferez votre entrée. Mais je vous promets de n'en rien dire à personne ; je suis trop votre ami pour la publier. Je veux même avoir pour vous plus que de la discrétion ; je veux vous servir de Mentor : il vous en faut un , qui ait sur-tout mon expérience. Il me semble vous voir d'ici prendre un air d'étonnement ; je crois même vous entendre vous écrier : *le grave Mentor , qui n'a que vingt-cinq ans !* Oui , j'en conviens , je suis à peine majeur ; mais quand on a vécu comme moi de bonne heure dans le sein des plaisirs & de la meilleure compagnie , on acquiert facilement la connaissance du monde , dans laquelle le commun des hommes ne s'instruit qu'en vieillissant. Ecoutez-donc attentivement mes avis ; & pour me



récompenser de ma complaisance à vous les prodiguer , soyez bien docile , tâchez de me faire honneur.

Je commencerai par vous répéter qu'un grand garçon ne doit plus être sous la dépendance de personne , & encore moins sous celle d'une mère. Fi , rien de plus honteux : M. le Marquis a l'honneur de ressembler à Jacot , ce grand benêt , fils d'un de ses Fermiers , qui , à plus de vingt ans , reçoit un soufflet de son père : il ne lui manque plus que de baiser encore la main. Apprenez que nos parens nous ayant mis au monde pour remplir le vœu de la Nature , ne peuvent se dispenser de nous élever : nous leur sommes donc très-peu redevables ; & il est tout simple d'user de la liberté de notre être , dès que nous avons acquis l'âge convenable. Voyez les oiseaux ; dès qu'ils ont la force de s'élancer hors de leur nid ,

les liens de l'esclavage sont rompus ; ils ne connaissent plus ni père ni mère. Aurons-nous moins de raison que ces aimables volatiles, & que tous les animaux qui peuplent l'univers ?

Vous ouvrez de grands yeux étonnés, mon cher Marquis ; vous n'avez point entendu de pareilles leçons de votre Précepteur ; je le crois bien ; mais actuellement vous devez être initié dans toutes les vérités qu'on cache aux enfans. Comme vous allez acquérir de nouveaux sens, vous devez avoir aussi de nouvelles idées. Vous voilà parvenu à l'âge où les passions vont se développer. Que de sensations délicieuses vous allez éprouver ! Tout s'embellit, tout est jouissance à seize ans. Une douce chaleur circule dans les veines ; il semble que l'air qu'on respire soit embaumé, & fasse pénétrer dans nos

sens une flamme rapide ; la vue d'une femme excite un trouble enchanteur ; & le premier baiser qu'on obtient , fait tressaillir tout notre être. Si le hasard procure un de ces Livres voluptueux , rempli des peintures les plus agréables , comme on dévore la charmante production ! Les faveurs de l'amour ne sont rien auprès des plaisirs que l'on goûte : tandis que par la suite , une langueur fatale nous saisit en relisant les mêmes Ouvrages , qui semblaient devoir embraser pour toujours notre âme. . . Hélas ! notre ivresse ne dure qu'un tems. Vous êtes dans cet âge heureux , où à chaque instant vous jouirez d'un bonheur plus vif ; votre félicité sera redoublée par le développement de vos sensations. Pour moi , je n'espère que des plaisirs qui me sont connus ; je suis moins fortuné. Mais profitez de ces momens précieux : la fleur n'a



route sa délicatesse & tout son velouté qu'au moment qu'elle vient d'éclorre ; dès qu'il est passé, elle se flétrit, se sèche, & n'attire plus nos regards.

Pendant les différens séjours que j'ai faits à la campagne, dans l'antique Château où vous êtes tristement relégué, j'ai considéré, mûrement examiné les objets qui vous environnent, afin de voir s'il n'y en aurait pas quelqu'un qui soit digne de vous tirer de votre léthargie ; & j'avoue avec chagrin que je n'en ai aperçu aucun. Il y a bien une certaine Jeannette, que Madame la Marquise affectionne singulièrement, qui pourrait vous éduquer en s'instruisant elle-même ; la petite personne est assez jolie ; elle a un teint, des yeux... Mais elle est encore bien jeune, & je crains qu'elle ne soit trop farouche pour un novice. Cependant, mé-

nagez-là ; il faudra tout doucement la mettre à l'épreuve ; peut-être la trouvera-t-on raisonnable. Vous vivez ensemble , vous pouvez vous voir chaque jour ; quand le moment propice se présente si souvent , on parvient à le saisir : telle beauté sévère est devenue douce comme un mouton , en considérant que tout favorisait son penchant à l'amour. Ainsi vivez dans l'espérance , & marquez-moi les sentimens que vous inspire Mademoiselle Jeanette. Entendez-vous ? point de réserve avec votre ami : je veux être votre confident , afin de mieux vous conduire.

Ma Lettre n'est qu'un badinage ; mais gardez-vous de la montrer à quî que ce soit , sur-tout à Madame votre mère ; elle prendrait peut-être les choses au sérieux. C'est une Dame fort respectable , (je la loue-

[ 32 ]

rais davantage, si elle l'était moins )  
elle a d'excellentes qualités ; mais  
il faut convenir qu'elle a furieuse-  
ment de préjugés.

Le Comte de C \* \* \*.

*Paris, ce 4 Juin, 17....*





## L E T T R E V.

*La Comtesse de C\*\*\*, à la  
Marquise de F\*\*\*.*

**I**L faut avouer que votre Jean-  
nette est une charmante enfant. Elle  
a profité à merveille de l'éducation  
que vous lui avez donnée. A chaque  
voyage que j'ai fait à votre Terre,  
j'ai trouvé un agrément de plus sur  
sa physionomie & une nouvelle  
perfection dans son esprit. La pe-  
tite personne croît & embellit au  
point, que j'eus même de la peine  
à la reconnaître la dernière fois que  
j'allai au Château. Qu'est-ce qui di-  
rait que c'est une Paysanne! On a  
bien raison de soutenir que l'édu-  
cation nous fait ce que nous som-  
mes: tel rustre qui végète grossière-

ment dans un Hameau, aurait peut-être déployé tout le génie d'un homme du monde, s'il avait été élevé d'une manière convenable ; & telle petite-maîtresse qui nous éblouit par la légèreté de ses propos & de son esprit, ne serait qu'une stupide & maussade créature, si elle n'eût vécu que dans un Village. Parce que vous voyez tous les jours votre protégée, vous êtes moins frappée que les autres, des charmes & des qualités qu'elle développe. Pour moi, qui suis quelquefois plus d'un an sans aller vous rendre visite, je vous assure qu'elle m'étonne, & qu'on la prendrait pour une fille de qualité. Je suis cependant fâchée qu'elle ait reçu une éducation aussi brillante. Ces Arts agréables qu'elle possède, le Dessin, la Danse, la Musique, ne font qu'énervier l'âme, & inspirent une certaine mollesse, toujours

dangereuse pour les mœurs. D'ailleurs , ils font naître la vanité dans la tête d'une jeune personne ; & la rendant trop sensible aux louanges qu'on lui prodigue , ils lui donnent un penchant secret pour la coquetterie , & la disposent à recevoir les impressions de l'amour.

Remarquez combien votre cher enfant paraît satisfaite lorsqu'elle peut étaler toutes les frivolités qu'elle apprend. Que la manière de se conduire de sa sœur est différente ! c'est la modestie même ; la candeur & l'innocence brillent sur son front. Elle est moins piquante que Jeanette ; mais je la crois beaucoup plus aimable. Aussi la bonne Fermière qui lui tient lieu de mère , ne s'est-elle attachée qu'à nourrir son cœur & son esprit , de choses solides. Tandis que vous n'avez fait montrer à l'une que des bagatelles , l'autre s'est



instruite des devoirs qu'il lui convient de pratiquer. Je crains bien que la jolie personne qui touche supérieurement du Clavecin , qui a une voix *divine* , & danse d'une manière *ravissante* , ne soit point aussi heureuse que l'intéressante Payfanne , qui n'acquiert tout bonnement que des connaissances utiles. Mais voilà comme l'on est dans le monde ; on oublie qu'une jeune personne est destinée à devenir mère de famille ; on l'élève comme si elle devait toujours chanter ou danser.

Vous allez encore vous récrier contre mon humeur sévère : à vous permis , incorrigible Marquise ; je fais que vous ne devez jamais m'approuver , quoique j'aie au moins raison quelquefois. Par exemple , à vous entendre , l'indulgence est extrêmement nécessaire envers ses enfans. Et moi je dis qu'on ne saurait

trop veiller sur leur conduite, & les châtier avec trop de rigueur, lorsqu'ils viennent à commettre quelque faute. Il est vrai qu'en suivant ce principe, j'ai fait un très-mauvais sujet de mon fils ; mais c'est moins erreur de ma part, qu'obstination de la sienne, à chérir le libertinage. J'aurais éclaté depuis long-tems, pour le ramener, par force, dans la bonne voie, & pris un parti extrême, si ce n'était que je crains de lui faire manquer la Charge dont il a la survivance, & qui peut vaquer au premier moment. . . . . J'ai grand tort de déposer dans le sein de l'amitié, mes plaintes & mes regrets sur la conduite de mon fils ; c'est encore un de ces articles que vous ne pouvez vous résoudre à me passer. Ecoutez, je n'ai qu'un mot à dire : vous êtes au moins éloignée de cent lieues de

l'étourdi que vous soutenez sage ou peu répréhensible ; moi , je vis auprès de lui dans la même Ville , dans la même maison ; j'ai toujours les yeux ouverts sur lui , & je déclare que j'en suis très-mécontente : qui doit paraître plus croyable , ou de vous ou de moi ?

Je me laisse emporter au plaisir de vous écrire ; & j'oublie que j'ai besoin de repos ; j'éprouve un mal-aise général. Bon soir , mon amie ; il est minuit sonné ; je vais me mettre au lit... Je ne fais ce que j'ai , mais je ne me sens pas bien..... Encore si vous ériez ici !... J'aurais moins d'inquiétude si je tombais malade.

La Comtesse de C\*\*\*.

*Versailles , le 10 Juin , 17...*





## L E T T R E VI.

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

**J**E suis bien sensible, Monsieur, à votre amitié. Soyez sûr que vous trouverez dans mon cœur les mêmes sentimens que vous aurez pour moi. Il est flatteur à un enfant d'avoir pour ami un homme de votre âge; & je vous remercie du soin que vous voulez prendre de m'instruire. J'accepte avec d'autant plus de reconnaissance vos offres obligeantes, que vous me les faites dans un tems où je devrais être loin de votre souvenir. Mais j'espère ne point pratiquer de sitôt vos leçons; je suis peu pressé de faire mon entrée dans le monde, parce qu'il faudrait m'éloigner d'une mère

digne de tout mon attachement. Elle est si bonne! C'est avec une douceur si touchante qu'elle me reprend, lorsqu'il m'arrive de commettre quelques fautes! Vous voyez que je ne cesserai jamais de l'aimer & de lui être soumis..... Est-ce qu'il y a des fils dans le monde qui méprisent ceux dont ils ont reçu le jour? Ils sont donc bien ingrats, ou leurs parens ont donc bien des torts à se reprocher! Voilà le seul article sur lequel vous me trouveriez indocile, si vous entrepreniez sérieusement d'étouffer dans mon cœur la voix de la nature. Je pense que votre Lettre n'est en effet qu'un badinage; & je regarde sur tout, comme tel, l'endroit où vous me parlez de ma mère. Comme nous étions tous dans la Salle lorsqu'on m'a remis votre Lettre, ma bonne maman a voulu la lire après moi; mais j'ai dit que j'avais encore

quelques lignes à déchiffrer , & j'ai couru dans le Jardin, où je l'ai déchirée en mille morceaux ; je suis ensuite revenu , & j'ai feint de l'avoir égarée. Ma mère s'est sûrement douté que je craignais de la lui faire voir , & , par bonté, elle a cessé de m'en parler. Ainsi je me suis vu dans la nécessité cruelle de lui mentir : ô que cela me fait de peine !

J'ai beaucoup de plaisir à voir Mademoiselle Jeannette, & à jouer avec elle à de petits jeux innocens ; je l'aime comme si elle était ma sœur , & je me plaïs à lui donner ce nom si doux. Les sentimens que j'éprouve, ne valent-ils pas ceux que vous appelez de l'amour ?

Le Marquis de F \* \* \* .

*Du Château de F \* \* \* , ce 8 Juin ;*  
17....



## L E T T R E   V I I .

*La Marquise de F \* \* \* , à la  
Comtesse de C \* \* \* .*

**V**ous m'allarmez, ma chère Comtesse ! Qu'il me tarde de recevoir de vos nouvelles ! Mon Dieu ! Qu'est devenue votre indisposition ? Vous sentez-vous mieux ? Ce mal-aise n'aura-t-il point de suites fâcheuses ? Tirez-moi promptement de l'incertitude où je suis. Un mot qui me tranquillise ou qui achève de me désoler. . . . . Je crois que j'aimerais mieux apprendre qu'une maladie sérieuse s'est déclarée, plutôt que de languir long-tems dans ma cruelle inquiétude.

Je ne fais si je pourrai vous répondre sur ce que vous me marquez au sujet de l'aimable Jeannette.... Quoi ! vous paraissez craindre pour la vertu de ma chère enfant !..... Ah ! je reviendrais des portes de la mort pour défendre son innocence. La meilleure éducation ne serait donc, selon vous, qu'une préparation au désordre ? Avez-vous pu faire un raisonnement aussi faux, aussi ridicule ? N'est-ce pas en s'élevant au-dessus des lumières naturelles, qu'on se forme une idée claire & précise de cette sévérité de mœurs qu'on appelle sagesse, ou du moins de ces loix de convenance qui forcent d'étrouffer les passions, & attachent le plus grand prix au sacrifice de ses goûts & de ses penchans ? Les Arts agréables qu'il vous plaît de déprimer, en inspirant à l'être qui les pos-

féde , une plus haute idée de son mérite , ne doivent-ils pas le porter à se respecter davantage , à exiger plus d'égard de tout ce qui l'environne , & le rendre , par conséquent , moins sensible à la séduction ? Je dois ajouter encore que plus on acquiert de connaissances , & plus on se prépare de ressources pour l'avenir. . . . Mais quant il serait prouvé que la Danse & la Musique amollissent le cœur d'une jeune personne , par l'extrême vanité qu'elles lui inspirent , ma Jeanette ferait exception à la règle. Sa modestie ne se dément jamais. Si elle paraît satisfaite lorsqu'elle fait briller ses talens , c'est moins vanité , que joie secrète d'avoir profité des soins qu'on a pris d'elle. Sa conduite annonce , d'ailleurs , l'innocence de son âme. Elle est toujours assidue à travailler auprès de moi



aux ouvrages à l'éguille qui font notre délassement. Je ne m'amuse point à faire des nœuds; & tout mon monde s'occupe à des choses utiles. Je vois aussi que ma chère fille est très-attachée à ses devoirs de Religion. Vos craintes sont donc mal fondées, & j'ai le plaisir d'avoir réuni les talens aux vertus; assemblage précieux, qui se trouve tous les jours dans le monde, quoique vous en disiez.

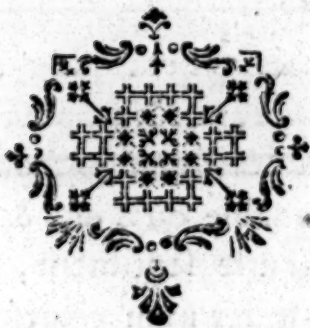
Je n'aurais pas cru que mon zèle, pour la vérité, m'eût emporté si loin. Je dois modérer mon enthousiasme, tout raisonnable qu'il est, & me livrer à un autre sentiment, qui fait encore palpiter mon cœur. J'en reviens aux vives inquiétudes que m'inspire le mauvais état de votre santé. . . . Mais je m'allarme peut-être mal-à-propos. . . Plût au Ciel!..

[ 46 ]

Jè vous en conjure, mon amie, que  
deux mots de votre écriture m'apprennent au plutôt ce que je dois  
espérer ou craindre.

La Marquise de F\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 14 Juin,  
17. . . .*



## LETTRE VIII.

*La Comtesse de C\*\*\*, à la  
Marquise de F\*\*\*.*

AH ! ma chère amie , mon indisposition annonçait une maladie réelle. Après vous avoir écrit , j'ai passé une très-mauvaise nuit ; la fièvre m'a pris avec des redoublemens considérables ; n'en pouvant plus , j'ai sonné mes Femmes ; & tous mes Gens ont été sur pied. Cependant , je n'ai permis que dans la matinée qu'on allât chercher le Médecin ; j'espérais toujours que ce ne serait rien. A peine m'a-t-il eu considérée , que , loin de me tranquiliser , il a déclaré que j'avais une fluxion de poitrine & une fièvre maligne. . . . Ce n'est point la mort qui m'épou-



vante. Eh , qu'a-t-elle de redoutable pour une conscience sans reproche ! Je ne crains que les horreurs d'une maladie longue & cruelle. Ah ! qu'il est affreux de se voir mourir en détail ; de sentir à chaque instant le dépérissement de son être ; de lire sur tous les visages la douleur & le désespoir ; de n'être environnée que d'objets lugubres ; & d'épier , pour ainsi dire , les approches du trépas . . . . . Que l'Eternité me reçoive dans son sein , je m'y précipite sans frémir , pourvu que l'abîme s'ouvre & se referme au même moment : ô Dieu ! pourquoi ne va-t-on pas à la mort comme on arrive à la vie , sans s'en appercevoir ? Puisque je suis destinée à languir , venez , ma chère amie , venez me donner des forces pour lutter contre la destruction de mon être , & pour lui céder courageusement la victoire. Mon fils part aussi-tôt

rôt que ma Lettre, afin de presser  
votre marche, & de vous conduire  
lui-même jusqu'ici. .... La plume  
m'échappe des mains ; mon sang  
bouillonne & s'allume avec une  
nouvelle violence.... Hélas ! quand  
vous arriverez auprès de mon lit...  
peut-être que troublée..... mour-  
rante. .... je ne serai pas en état de  
goûter le plaisir de voir mon amie.

La Comtesse de F \* \* \*.

*De Versailles, le 12 Juin, 17...*



---

---

**L E T T R E   I X.**

*Le Précepteur du Marquis de  
F\*\*\*, au Comte de C\*\*\*.*

MONSIEUR,

**J**E vois bien qu'avec vous il n'est plus en mon pouvoir de dissimuler; il faut que je quitte à vos yeux le masque dont je me suis toujours couvert, & qui m'a été si utile pour affermir ma petite fortune. Oui je n'ai que les dehors de la sagesse. . . . . Mais n'est-il pas généralement reçu de n'avoir que l'extérieur des vertus? Combien de gens ne sont honnêtes qu'en apparence? Que de prétendues vestales n'ont garde d'être en secret, ce qu'elles paraissent en public! Il est étonnant qu'on soit encore quel-



quefois la dupe de l'hypocrisie , après que tout le monde est tacitement convenu de s'envelopper de son manteau. Vous-même , Monsieur le Comte , ne m'avez-vous pas pris pour un personnage vénérable , dégagé de tout ce que les sens ont d'impur ? Votre erreur durerait encore , si vous ne m'aviez surpris dans un coin du Parc avec cette jolie Paysanne : je vous croyais occupé des préparatifs du voyage de Madame la Marquise , & j'avoue que je demeurai stupéfait à votre subite apparition. N'est-ce pas que je faisais alors une drôle de mine ? . . . . Que diable veniez-vous chercher dans le Parc à l'heure qu'il était , dans un moment encore où mes plaisirs n'ont jamais été troublés ? . . . Ah ! je vois de quoi il s'agissait ; ma petite Villageoise vous aura donné dans l'œil , vous observiez toutes ses démarches ,

vous la guettiez comme le chat fait la souris, & vous la suiviez de loin, croyant trouver l'occasion propice. Vous ne vous attendiez guères à l'obstacle qui s'est présenté; obstacle que ma bonté naturelle a daigné lever sans peine. . . . . Malheureuse rencontre ! Stupide créature que je suis ! Ne devais-je pas mieux prendre mes mesures ! Me voilà démasqué lorsque je m'y attendais le moins, & par qui encore ? par un Français, par un jeune Seigneur qui court après les bonnes-fortunes; c'est-à-dire, par l'homme le moins capable de discrétion. . . . Mais je me rassure, vous garderez un secret pour la première fois de votre vie. Je me suis apperçu depuis long-tems que les charmes naissans de Mademoiselle Jeannette, faisaient une vive impression sur votre cœur libertin : eh bien , je vous avertis que s'il vous échappe le moindre

mot qui puisse me compromettre ,  
je déclare vos vues secretes, & vous  
ôte pour jamais le moyen de réussir.  
Vous m'entendez , Monsieur le  
Comte ? c'est de votre silence que va  
dépendre le succès de la plus jolie  
avanture amoureuse que vous vous  
foyez proposez de mettre à fin.

Vous m'avez dit, en me quittant ,  
que vous me soupçonniez de con-  
voiter en secret la charmante Jean-  
nette ; mais moi, je vous déclare que  
je n'hésite point sur ce que je dois  
penser de vos intentions ; j'ai des  
certitudes très-fondées. Celui qui  
juge d'après son propre cœur , con-  
naît sûrement toute la perversité du  
cœur humain. Je vous devine , je  
vous vois à découvert, Monsieur le  
Comte ; vous m'avez aussi pénétré ;  
nous sommes deux méchans ensen-  
ble , tranchons le mot , & ména-  
geons-nous : des gens de notre es-

pèce doivent se soutenir ; ils ne peuvent se nuire qu'en se perdant mutuellement.

La Femme de charge à qui Madame la Marquise a confié , en partant , le soin de sa maison , est un argus incorruptible , qui a toujours les yeux ouverts sur le cher trésor , objet de nos desirs. Il serait impossible d'endormir sa vigilance. Mais ne nous rebutons point ; espérons tout du tems ; & tenons-nous prêts à saisir lestement l'occasion. Mettons , sur-tout , notre confiance dans la Nature , qui saura , par degrés , échauffer , enflammer l'innocente Jeannette , & nous la rendre propice. C'est quand le cœur commence à palpiter & que le sein s'agite , qu'une jeune Beauté devient rêveuse , soupire , & prête l'oreille aux tendres discours d'un amant : le bouton qui n'est point



[ 33 ]

éclos, est entouré d'épines cruelles,  
& l'on cueille bien plus facilement  
la rose épanouie.

L'Abbé T \* \* \* .

*Du Château de F \* \* \* , le 18  
Juin, 17....*



## L E T T R E X.

*Goton Michu , à la Marquise  
de F. \* \* \* .*

MADAME,

**I**L vient de se passer ici , au Château , une chose dont il est de mon devoir de vous instruire , & qui vous étonnera , pour le moins , autant qu'elle m'a surprise , de la part d'un Monsieur qui nous a toujours paru fort honnête. C'est de M. de Fontenot , dont je veux avoir l'honneur de vous parler : en vérité la mine est bien trompeuse , & je me défierai le reste de mes jours , des gens riches qui seront polis. Ce Monsieur vint hier au Château , croyant vous y trouver , à ce qu'il disait ; & , selon

sa coutume , il fit bon visage à tout le monde ; j'étais occupée à coudre avec Mademoiselle Jeannette , dans la petite salle-basse , d'où je le vis venir ; & je vous avoue , Madame , que sa visite me fit plaisir ; car il a toujours des choses agréables à dire. Il entra où nous étions , s'informa de votre santé , & parut étonné de votre prompt départ pour Paris. La conversation durait depuis un moment , sans que M. le Financier eût fait beaucoup d'attention à Mademoiselle , à laquelle il n'adressait que quelques mots ; & je parlais aussi librement que si j'eusse été avec mon égal , ou avec ma bonne maîtresse ; lorsque la pendule sonna l'heure où je vais voir par moi-même si tout est bien arrangé dans la basse-cour. Persuadée que rien ne pouvait me dispenser de mon devoir , je me hâtai d'aller le remplir , en priant M. de

Fontenor de m'excuser. Je fus absente environ un quart d'heure ; & en rentrant par le petit cabinet, j'entendis Mademoiselle qui s'écriait d'une voix émue : » Non, je ne veux plus vous » entendre davantage ; laissez-moi » sortir «. — Un mouvement de curiosité me fit prêter l'oreille aux premiers mots que prononça M. le Financier ; & voici l'étrange discours qu'il tint, autant que je puis m'en ressouvenir : — » Vous avez grand » tort, ma chère Demoiselle, de dé- » daigner mes offres. Songez à votre » fortune , & que vous êtes exposée , » si vous perdiez Madame la Mar- » quise , à tomber dans la misère. Ne » serez-vous pas bien contente d'a- » voir de belles robes , de porter tou- » jours des diamans, encore plus ri- » ches que ceux que Madame la Mar- » quise met quelquefois ? Vous serez » non-seulement votre maîtresse ,



» mais vous aurez des laquais , des  
 » femmes-de-chambre , une maison  
 » toute meublée à vous , & un ma-  
 » gnifique carosse. Pourquoi conti-  
 » nuez-vous de recevoir avec hu-  
 » meur ma proposition ? Elle n'a  
 » rien qui doive effaroucher votre  
 » vertu : vous ignorez qu'il y a dans  
 » Paris des créatures charmantes ,  
 » qu'on appelle *demoiselles entrete-*  
 » *nues* , qui , parce qu'elles sont jo-  
 » lies , jouissent de tout le bien que  
 » je veux vous faire , mènent une  
 » vie aussi douce , aussi aisée que les  
 » Dames de condition , & sont ché-  
 » ries , respectées , parce qu'elles sont  
 » très-riches. Il est bon que je vous  
 » avertisse encore que la sagesse n'est  
 » propre qu'à faire périr d'ennui ou  
 » dans l'indigence une jeune per-  
 » sonne née sans fortune. Vos grâ-  
 » ces ont assez végété dans une cam-  
 » pagne ; venez embellir la Capitale ,

» dites un mot, & je vous conduits  
 » à Paris, où vous goûterez des plai-  
 » sirs de toute espèce «. — En ache-  
 vant ces mots, l'infâme suborneur  
 voulut embrasser Mademoiselle Jean-  
 nette, qu'il tenait par la main, de  
 manière qu'elle avoit été forcée d'é-  
 couter tout son discours ; j'entraï  
 alors, remplie d'une colère bien par-  
 donnabile, & je m'écriai : — » N'a-  
 » vez-vous pas de honte, Monsieur,  
 » de dire pareilles choses à une per-  
 » sonne honnête « ! — Confus de  
 mes reproches, & ne sachant qu'allé-  
 guer pour sa justification, il sortit  
 sans me répondre.

Eh bien, ma bonne maîtresse,  
 vous seriez-vous attendue qu'on es-  
 sayât à séduire une fille que vous  
 avez élevée ? Non, je n'aurais jamais  
 cru M. de Fontenor, capable de cette  
 indigne action. Mais voilà que ses  
 intentions sont connues, & je vous

promets qu'il ne me trompera plus actuellement. J'ai peut-être eu tort de le laisser seul avec Mademoiselle; il faut se défier de tous les hommes; ils sont si méchans! Je vous supplie, Madame, de me pardonner cette faute involontaire; jamais mon zèle, pour vous, ne s'éteindra, tant que le cœur me battra dans le corps; s'il m'arrive de vous déplaire le moins du monde, ce sera bien sans le vouloir.

Cette chère Deroiselle Jeannette ne fait que pleurer, depuis que le séducteur lui a tenu tous ces vilains propos; la pauvre enfant s' imagine qu'elle est coupable pour les avoir entendus; & je ne fais comment la consoler.

M. le Marquis se porte très-bien, grace à Dieu; il continue de lire & d'étudier avec M. son Précepteur;

[ 62 ]

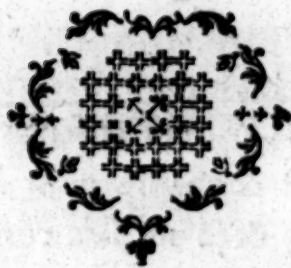
& nous attendons tous votre retour  
avec la plus vive impatience.

Je suis avec un profond respect,  
Ma bonne Maîtresse,

Votre très-humbe & très-  
obéissante servante,

GOTON.

*Du Château de F\*\*\*, le 29  
Juin, 17...*





## L E T T R E X I.

*Le Comte de C\*\*\*, à l'Abbé  
T\*\*\*.*

**S**I je n'ai pas plutôt répondu à votre longue épître, Monsieur, n'en accusez nullement ma négligence ; mais les embarras que me causent la maladie de ma mère, & mes fréquens voyages à Paris, où je vais me distraire des sombres idées que l'on prend malgré soi dans la chambre d'une malade. Vous faites bien de déposer à mes pieds le masque grotesque de l'hypocrisie ; j'aime à voir tout à découvert, un personnage tel que vous. Par ma foi, je suis ravi de vous avoir contraint à déclarer en toute humilité, que vous n'êtes qu'un fourbe, un scélérat ! Et c'est moi, qui

remporte cette étonnante victoire sur le vice si adroit à se déguiser ! Venez, Messieurs les Sages, accourez graves Philosophes, venez, que je vous interroge : à quoi vous sert votre vertu ? Elle vous rend tous les jours la dupe des apparences. Vive l'œil pénétrant d'un libertin, il démêle tout de suite les passions humaines, cachées sous le voile respectable dont elles s'enveloppent : une prude n'est pour lui qu'une femme galante ; & il voit dans les Agnès des sottises qui brûlent de s'instruire, ou de petites personnes rusées, qui feignent d'ignorer ce qu'elles ont appris en secret. Je n'avais pas besoin de l'avanture du Parc pour vous connaître à fond, mon pauvre Abbé ; je vous avais apprécié depuis longtemps, & je riais autant de vos grimaces, que de la bonne-foi des honnêtes gens. Vous êtes un char-

mant Précepteur ; & si vous inspirez vos principes à vos élèves , vous n'en faites sûrement pas des Saints. Je ne puis m'empêcher de vous blâmer d'avoir pris un état qui demande des mœurs très-rigides ; car enfin , il ne s'agit point de corrompre la jeunesse , peu faite pour s'élever au-dessus des préjugés , & qui n'a besoin que des secours de l'âge pour aimer les plaisirs. Puisque vous avez sagement senti qu'il était commode d'être un tartuffe , il me semble que vous pourriez choisir un rôle plus avantageux que celui d'instituteur , pour déployer le manège & la profonde politique du personnage que vous voulez représenter. . . . . Mais continuez cependant de remplir votre destinée ; vous m'êtes trop utile dans le rôle que vous jouez , pour que je vous presse sérieusement d'en changer :

ne quittez jamais , sur-tout , un masque qui vous sied si bien.

Votre air d'assurance ne m'en impose point ; je vois combien vous redoutez mon indiscretion. Soyez tranquille , je vous jure que je saurai me taire , quoique vos plaisanteries soient très-capables de me faire rompre le silence : vous êtes à ma merci ; c'en est assez pour piquer ma générosité.

Oui , Monsieur l'Abbé , vous devinez juste ; la jeune & piquante Jeannette m'inspire des desirs illicites ; c'est un trésor que je veux avoir en ma possession. Vous lorgnez aussi ce friand morceau ; mais laissez-moi d'abord m'en emparer , & je verrai par la suite à vous en céder une part. Oh ça , il faut de l'adresse pour réussir. Comme vous êtes un fin renard , qui savez l'art de cro-



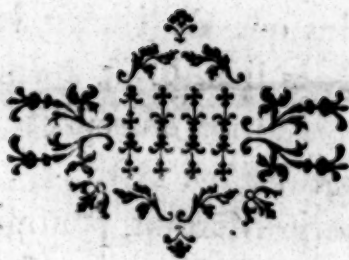
quer les poulettes, dirigez-moi par vos conseils. Il est important d'éloigner Jeannette de la Marquise; les leçons & l'exemple de sa protectrice, la rendraient trop rétive à la voix du plaisir. Quel moyen dois-je mettre en usage ? L'innocente créature ne consentira jamais à me suivre. Ah, si elle habitait quelque tems à Paris ! . . . . Je n'imagine rien de mieux que de l'enlever ; c'est un excellent moyen, aussi utile dans le monde, qu'à nos faiseurs de Romans. Il ne s'agit plus que de choisir le jour, l'heure & le lieu. C'est à vous à me diriger dans mon entreprise ; & j'attens vos judicieux avis.

Le petit Marquis pourrait fort bien, à notre insçu, courtoiser l'objet de nos desirs. S'il allait s'introduire dans la place avant que nous en ayons même fait les approches, le trait serait mortifiant ; je vous prie

d'y veiller , comme une sentinelle alerte. Il est vrai que pour éventer fourdement ses mines , je lui écrivis, il y a bien une quinzaine de jours, de me faire son confident , s'il devenait amoureux de la belle Jeannette.

Le Comte de C \* \* \*.

*De Paris, le premier Juillet, 17...*



---

---

**LETTRE XII.**

*Jeannette R\*\*\*, à la Marquise  
de F\*\*\*.*

MADAME,

**V**ous m'avez permis d'avoir l'honneur de vous écrire : cette nouvelle preuve de vos bontés met le comble à tout ce que vous avez daigné faire pour moi. Je me ferais empressée à profiter d'une permission qui m'est si agréable ; mais j'ai craint de vous détourner un seul instant des soins qu'exige la maladie d'une respectable amie. Je n'ai plus cette appréhension, actuellement que je fais , par le rapport de Louis (\*), qui

---

(\*) C'était sans doute un des gens de la Marquise,

vient d'arriver, qu'elle se porte beaucoup mieux; & je prends la plume pour vous dire, Madame, combien il nous tarde à tous de vous revoir au Château. O si vous saviez combien nous sommes tristes depuis que vous n'êtes plus ici! Chacun se demande des nouvelles de sa bonne maîtresse; & nous ne manquons pas à la prière du soir, que nous faisons toujours en commun, comme si vous étiez présente, de conjurer le Ciel qu'il lui plaise de vous ramener bien-tôt. Plus de danse le Dimanche après dîner; on va se promener dans l'allée qui mène sur la route de Paris; & l'on se dit: c'est par ici qu'elle reviendra; ô quand verrons-nous ce jour heureux. Pour moi, j'ose vous assurer, Madame, que je ne suis pas la dernière à former des vœux pour votre retour. Eh! qui plus que moi a ressenti les effets de votre



humanité, & vous doit par conséquent, plus de reconnaissance ? Il faudrait que je fusse bien ingrate si j'oubliais jamais vos bontés à mon égard. Elles seront toujours gravées dans mon cœur, ainsi que vos leçons de sagesse; & pour me rendre digne de ma protectrice, je pratiquerai sans cesse mes devoirs de Religion, & les exemples de vertu qu'elle m'a mis sous les yeux. En vain on chercherait à m'en détourner; en vain, par les offres les plus séduisantes, on oserait essayer. . . . . Mais si je fais le bien, je dois le taire & nullement m'en prévaloir : tous mes efforts seront de vous imiter, Madame : quand vous secourez l'infortune, elle seule apprend vos bienfaits; & souvent vous lui cachez la main généreuse qui essuye ses larmes.

[ 72 ]

Je suis avec un profond respect,  
& une éternelle reconnaissance,

MADAME,

Votre très-humble & très-  
obéissante servante,

JEANNETTE R\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 30 Juin,*  
17....



LETTRE

## L E T T R E X I I I .

*Le Précepteur, au Comte de  
C\*\*\*.*

**V**ous me raillez, Monsieur le Comte, d'une manière un peu vive. Vous avez raison; je suis à votre merci; & la générosité dont vous vous piquez, ne brille, sans doute, que dans vos actions, & jamais dans vos discours. C'est une singularité dans votre caractère, qui vous rend bien différent du commun des hommes. Il me semble que si vous vous proposez d'agir noblement avec moi, vous devriez commencer par me traiter avec quelques égards: le procédé serait bien plus beau. Eh! quoi, Monsieur le Comte, vous qui vivez dans le monde, & dans la meilleure

*Première Partie.*

D

compagnie encore, ne savez-vous pas que la fausseté, qu'on appelle *politesse*, *égard*, *attention*, prescrit à chacun des membres de la société, d'être fourbe & dissimulé ? Pour moi, qui ai long-tems habité dans la Capitale, où j'ai eu des élèves d'un rang distingué, je suis imbu de ces sages maximes ; & je vous prouverai, peut-être un jour, que j'excelle à les mettre en pratique.

La plupart de vos plaisanteries & de vos sarcasmes, tombent d'ailleurs à faux, en ce que vous les appuyez sur mon humeur libertine, qui, selon vous, me rend indigne d'être l'instituteur de la Jeunesse. Mais ne vous êtes-vous pas trouvé quelquefois dans un moment de raison ? N'avez-vous pas senti qu'il est un tems pour tout ? On consacre une partie du jour à des occupations sérieuses, & l'autre aux douceurs de la volup-



ré. Tel Magistrat galant, remplit fidèlement ses augustes fonctions, & ce n'est qu'après s'en être acquitté, qu'il vôle aux pieds d'une jolie femme. Le héros qui paraît s'endormir dans le sein des amours, n'en est pas moins attentif à la voix de la gloire; on le voit s'arracher des bras d'une maîtresse, & courir le premier au champ de l'honneur. Voilà mes exemples & mes modèles. Quand j'instruis mon élève, je ne suis qu'un rigide instituteur: l'heure de la leçon est-elle passée, suis-je auprès d'une Belle, sensible à mon hommage; mon front se déride, je redeviens un aimable partisan d'Epicure.

Vous auriez encore dû, Monsieur le Comte, faire attention que je ne suis pas tout-à-fait un indigne tartuffe. L'habit que je porte ne me donne point de caractère décidé; je m'en

fuis revêtu parce que l'usage autorise à le prendre, sans exiger la pratique d'aucune vertu, & parce qu'il désigne seulement un être <sup>tr</sup>bizarre, flottant entre la vie mondaine & l'état le plus respectable.

Si cette longue apologie de ma personne vous paraissait ridicule, songez que ce sont vos injustes sarcasmes qui me l'ont arrachée. Je me défends sans humeur, sans colère, & moins pour me justifier, que pour vous rendre une autrefois plus modéré dans vos plaisanteries. La preuve qu'elles ne m'ont point affecté, c'est que je veux bien continuer d'être votre confident & votre conseiller, & faire cause commune avec vous, puisqu'enfin nous poursuivons le même objet.

Vous formez des desseins qui renverseraient toutes nos espérances. O ciel, Monsieur le Comte, un enlève-

ment ! Eh , vous feriez de Jeannette une héroïne de vertu ! Se croyant persécutée à cause de sa rare sagesse , elle s'affermirait encore davantage dans ses principes de morale ; le fanatisme s'en mêlerait , & , au-lieu de faire , de cette jolie personne , une beauté douce & complaisante , zélée à contribuer aux plaisirs de la société , vous la métamorphoseriez en une vestale enthousiaste & cruelle. Laissez donc là vos projets d'enlèvement ; ils ne peuvent figurer , tout au-plus , que dans des histoires romanesques. Ce n'est point la violence & la précipitation qui désarment une Beauté trop fière ; il faut s'insinuer avec douceur dans son esprit , & employer tous les moyens de lui plaire , soit en la flattant , soit en se montrant extrêmement passionné : enfin , on doit recourir à tous les lieux communs de la galanterie. C'est par cette



voie riante & semée de fleurs, qu'on attendrit par degrés le cœur de la plus rebelle. Il est encore un autre moyen de parvenir au comble de ses vœux; c'est de prendre patience & de laisser agir le tems. Je crois vous avoir dit dans ma dernière Lettre, que lorsqu'on a la fatalité d'être amoureux ou de vouloir tout obtenir, c'est la même chose, d'un jeune objet qui n'a point éprouvé la force des passions, on est exposé à trouver une résistance opiniâtre, si l'on n'a la constance d'attendre que ces passions se soient développées en lui. Oui, le printems de l'âge humanisera la farouche Jeannette, en faisant bouillonner son sang; c'est alors que nous verrons disparaître & ses préjugés & son bégueulisme.

Tel est mon avis; ce sera aussi le vôtre, si vous avez autant étudié la Nature que les usages du monde.



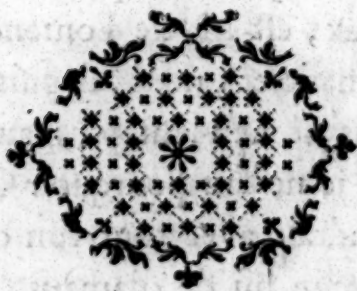
Vous n'avez point à redouter la rivalité de mon élève ; il n'a fait aucune attention aux charmes de Mademoiselle Jeannette ; à dix-sept ans il ignore ce pouvoir impérieux que les femmes exercent sur nos cœurs , pour nous consoler des peines de la vie : cette ignorance dans le Marquis , n'est-elle pas une preuve de mon extrême attention à diriger mes élèves ? Il est vrai que le fripon ne m'a point montré la Lettre que vous lui avez écrite ; mais c'est par excès de retenue & de timidité.

Un rival qui serait peut-être plus dangereux , est M. de Fontenor , ce riche Financier ; mais , depuis quelque tems , il ne vient plus au Château , & je ne fais pourquoi. Quand il y viendrait avec tout son or , & gros comme lui de diamans , soyez bien sûr qu'il serait dédaigné par

l'insensible Jeannette : quelques mots échappés à Goton , m'ont même fait entrevoir que cette fille inconcevable , a rejeté avec mépris certaines offres de sa part , & lui a prouvé qu'un Financier peut trouver des cruelles. Allez , dormez tranquile ; la place que nous assiégeons , n'est pas prête de si-tôt à capituler.

L'Abbé T \* \* \* .

*Du Château de F \* \* \* , le 6  
Juillet , 17....*



## L E T T R E X I V.

*Goton Michu, à la Marquise  
de F \* \* \*.*

MADAME,

C E L L E - C I est pour avoir l'honneur de vous dire que tout le monde se porte bien au Château, excepté le cœur de M. l'Abbé, qui paraît très-malade. Vous ne m'entendez peut-être pas; je vais m'expliquer mieux. Si j'ose vous l'avouer, Madame, je soupçonne que M. le Précepteur est amoureux de Mademoiselle Jeannette. Depuis que M. de Fontenor m'a trompée avec toutes ses belles politesses, je suis devenue plus défiante que de coutume; je crois, Dieu me pardonne, que je douterais actuellement de la sagesse

D ;

de mon père, si le pauvre homme vivait encore. Je regarde, j'examine, j'épie tout le monde; je suspecte tout ce qui s'approche de cette belle enfant, que vous aimez tant, que vous m'avez tant recommandée, & que je chéris comme si elle était ma fille. Mes observations, qui seraient peut-être un mal sans ce qui s'est passé, m'ont fait découvrir que M. le Précepteur regarde souvent Mademoiselle à la dérobée, qu'il fait même quelquefois de gros soupirs, & qu'il a pour elle tout plein d'égards & d'attentions. Hier encore il se leva de table pour lui donner à boire; & aujourd'hui, cette après dîné, à la promenade, il a manqué se casser le cou, afin de lui cueillir une poire qu'elle désirait avoir. Vous savez, ma bonne Maîtresse, que le démon est bien malin; peut-être se sert-il de la beauté de Mademoiselle Jeannette,



pour perdre un homme aussi pieux  
que Monsieur notre Précepteur.

Avant de vous dire toutes ces  
choses, je me suis bien assurée de  
la vérité. Mon Dieu, que je serais  
fâchée de mentir ! Non, je ne parle-  
rais pas contre ma conscience, quand  
on m'offrirait un Royaume. Et puis,  
depuis vingt ans que j'ai le bonheur  
d'être à votre service, j'ai eu le tems  
d'apprendre que vous haïssez, avec  
raison, les faux rapports, & que vous  
ne voulez pas même qu'on publie le  
mal dont on est sûr. Mais j'ai cru  
devoir vous informer de ceci, afin  
de vous prouver de plus en plus mon  
zèle, & afin que votre prudence or-  
dinaire avise au remède qu'elle croira  
convenable d'apporter.

GOTON.

*Du Château de F\*\*\*, le 2 Juil-  
let, 17...*

## L E T T R E X V.

*Le Comte de C \* \* \* , au  
Précepteur.*

OUI, vous avez beau dire, mon pauvre Abbé, ma dernière Lettre vous a donné de l'humeur. J'en suis fâché; je n'ai voulu que vous prouver ma pénétration; mais voilà ce que c'est d'avoir trop d'amour-propre ! Vous m'en punissez en me traitant comme un enfant, qui a besoin de recevoir des leçons ; je crois même que vous me moralisez. Je vous pardonne vos sermons & vos préceptes, parce que je les ai trouvés très-raisonnables. J'approuve surtout votre galante méthode pour attendre insensiblement une Belle. Comment, mon cher ! vous parlez

comme le plus habile Docteur de Cythère. Je veux quelque jour fonder, en votre faveur, une Chaire *en amour*; le Professeur expliquera l'art des attaques, des défenses & des capitulations. Que vous diriez de belles choses sur des matières aussi intéressantes, & dont il est encore plus nécessaire d'être instruit, que des batailles d'Alexandre ou de César. En attendant cet utile établissement, continuez de nous faire part, en secret, de vos agréables & savantes observations; soyez le galant précepteur d'un petit nombre d'amis choisis. Vous me verrez, toujours docile, comme actuellement, mettre à profit vos judicieux conseils.... Mais, que dis-je! il ne m'est guères possible de les suivre. Cent lieues au moins me séparent de la cruelle Jeannette; dans un tel éloignement, quels tendres égards, quelles complai-

fances adroites puis-je avoir pour elle ? Lui enverrai-je des présens ; lui écrirai-je des Lettres passionnées & soumises ? Ce serait vouloir effrayer sa vertu , & m'exposer à passer pour un suborneur , tout en m'efforçant à jouer le rôle d'un véritable amant. J'enrage ! il faut que je prenne patience jusqu'à ce que ma mère soit rétablie ; alors j'irai faire usage de vos préceptes , soupirer , comme défunt Céladon , de pitoyable mémoire , me contenter d'un regard , oser à peine baiser le bout d'un doigt. Ce manège ridicule , & pourtant nécessaire , va m'emporter un tems considérable , huit jours , un mois , ... que fai-je ! .... Eh ! pourquoi aussi vais-je m'aviser de former des desirs pour une petite personne remplie de préjugés , tandis que tant de femmes jolies & complaisantes , ne demandent pas mieux. .... C'est



pour me punir de mon penchant à l'amour. Maudit soit le goût des plaisirs! à force de vouloir le satisfaire, on rencontre quelquefois dans son chemin une Lucrèce, une vestale; & quelle est alors la honte & la rage de mon liberrin éconduit!

Il faut donc que je me condamne à me morfondre aux pieds de l'insensible objet de mes desirs? ... Eh! que serait-ce si j'allais en devenir amoureux? ... Ah! chassons cette horrible idée.

Quoique je me résigne à me métamorphoser en amant transi, je ne puis voler tout de suite exécuter mon projet; une fatalité inconcevable me poursuit; ma mère tombe malade, & je suis cloué à Versailles ou à Paris.... Moi, temporiser avec une constance inouïe; moi, dont le sang s'allume & le cœur bat avec violence, quand je

vois une Belle que j'espère posséder!.... Mais je suis contraint de prendre patience, il le faut, tout l'exige; un seul moment de précipitation recule à l'infini mon bonheur, le renverse peut-être pour jamais: eh! si quelques jours d'attente me causent des peines si cruelles, que ferait-ce donc si je devais voir écouler des années entières!... Amour, donne-moi le courage dont j'ai besoin, ou fais circuler dans mon sang toutes les glaces du Nord!

Le Comte de C \* \* \*.

*De Paris, le 10 Juillet, 17....*



---

---

**LETTRE XVI.**

*Le même , au Marquis de  
F \* \* \* .*

**N**E croyez pas le dire par modestie, mon cher Marquis, vous êtes encore un enfant, vous tenez à des préjugés qui en sont la preuve, & dont vous rirez le premier avant qu'il soit peu. Il est cependant honteux à votre âge de ne point s'élever au-dessus de l'enfance. Que vous chérissiez Madame votre mère, à la bonne-heure, j'y consens; mais que vous vouliez toujours dépendre d'elle, c'est d'un ridicule qui ne ressemble à rien. Vos idées sont encore très-gothiques, ou plutôt très-jeunes, au sujet de l'amour. Il me paraît que vous ignorez abso-

lument les douceurs de cette délicieuse passion. Soyez bien sûr, Marquis, qu'elle ne saurait être comparée à tout ce qu'on éprouve de plus agréable; elle l'emporte un million de fois sur le plaisir d'aimer ses parens; les charmes de l'amitié s'évanouissent auprès d'elle..... Mais il est impossible de décrire cette véritable volupté de l'âme; il faut la ressentir, pour s'en former une idée. Je ne puis concevoir que vous ne la connaissiez point encore; vous jouissez de la vie sans apprécier le prix de l'existence; vos sens sont plongés dans un sommeil léthargique. Ah! quand ils vont sortir de cet engourdissement si triste, quelles charmantes sensations vous allez goûter! Heureux l'objet dont les regards porteront le trouble & l'ivresse dans votre cœur! Vous devrez, peut-être, à la belle Jeannette,



[ 91 ]

le comble de la félicité..... Mais  
quelle que soit l'aimable personne  
qui retirera vos sens de leur profond  
sommeil ; hâtez-vous de me l'écrire,  
afin que je vous en félicite.

Le Comte de C \* \* \*.

*De Paris , le 8 Juillet , 17....*



---

---

L E T T R E   X V I I .

*Goton Michu , à la Marquise  
de F \* \* \* .*

A H, ma bonne maîtresse ! je ne m'étais malheureusement pas trompée, dans mes soupçons au sujet de M. le Précepteur. Plût au Ciel que j'eusse , à son égard , commis le péché de former des jugemens téméraires sur mon prochain ! Ma faute ne serait pas du moins aussi grande que la sienne. Voyez, Madame, s'il peut être excusable , après ce qui vient de se passer ici , & dont je vais avoir l'honneur de vous rendre compte. Mademoiselle Jeannette, s'étant sentie ce matin un peu incommodée , a désiré de rester dans sa chambre. Je m'occupais dans la mienne, qui

est, comme vous savez, au-dessus de celle de Mademoiselle; je m'occupais, dis-je, à préparer le linge de la maison, lorsque, inquiète de la santé de notre belle enfant, il m'a semblé entendre beaucoup de bruit chez elle; je suis vite descendue, & en entrant avec précipitation, j'ai vu M. l'Abbé à ses genoux, si hors de lui, qu'il ne m'avait point entendue arriver: la chère fille était rouge comme du feu, & tâchait de retirer un côté de sa robe, qu'il tenait fortement. Il s'est levé au cri que j'ai fait en l'apercevant, & s'est en allé, en me disant qu'il jouait avec Mademoiselle Jeannette. L'aimable personne, par bonté d'âme, n'a point voulu le démentir; mais elle était vivement émue, & paraissait en colère, si toutefois son petit cœur peut se courroucer contre quelqu'un. Elle est venue dîner dans la

falle, quoique ne se portant pas trop bien ; tout le monde a gardé le silence, excepté M. le Marquis, qui est toujours de la meilleure humeur du monde, & qui était encore plus gai que de coutume : pour M. l'Abbé, il avait l'air rêveur & embarrassé, quoiqu'il s'efforçât de se mettre à son aise. Permettez-moi de vous le dire, ma bonne Maitresse, je suis certaine qu'il n'est qu'un hypocrite. Et de tous les vices, j'ai ouï dire à M. notre Curé, que celui-là était le pire.

GOTON.

*Du Château de F\* \* \*, le 10 Juillet, 17. . .*





## LETTRE XVIII.

*Jeannette R\*\*\*, à la Marquise  
de F\*\*\*.*

MADAME,

**J**E vous supplie de mettre le comble à vos bontés pour moi, en me permettant de me retirer dans un Couvent. On m'a dit que l'innocence & la vertu, étaient exposées dans le monde aux plus grands dangers ; elles seules composent tout mon bien ; & quand je posséderais des richesses immenses, je préférerais toujours la sagesse à leur éclat passager. Daignez-donc, Madame, m'ouvrir un asyle assuré, où je puisse la conserver toute ma vie, sans craindre les pièges qu'on lui tendrait

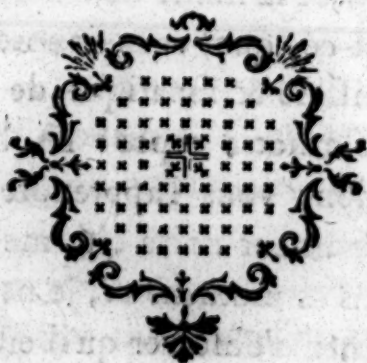
peut-être, & sans que j'aie lieu de redouter d'être séduite par les illusions du monde. Dans la paisible retraite que je me choisirai, je ne cesserai d'invoquer l'Etre suprême pour le bonheur de ma protectrice. Mon dessein est de me consacrer pour jamais au service de la Religion. Les talens que vous m'avez fait acquérir, me tiendront lieu de la dot qu'on paye en prenant le voile. Je fais la Musique & le Dessin ; je me rendrai utile aux Religieuses, mes sœurs & mes compagnes, en montrant ces deux Arts à leurs Pensionnaires. Si j'avais besoin d'une petite somme pour faciliter mon admission, j'ose espérer, Madame, que je la trouverais dans votre piété & dans cette humanité dont je vous ai vu donner tant de marques. .... Mais que dis je ! Ah ! plutôt, ma respectable protectrice, détournez de

[ 97 ]

de moi vos bienfaits , dont je n'ai  
que trop joui depuis long - tems ;  
ne touchez plus en ma faveur à ces  
sommes que vous destinez aux pau-  
vres ; laissez-moi vivre dans un état  
conforme à ma naissance : je serai  
trop heureuse d'être Sœur-Converse.

JEANNETTE R \* \* \* .

*Du Château de F \* \* \* , le 11 Juil-  
let , 17....*



E

---

---

## LETTRE XIX.

*Le Comte de C \* \* \*, au  
Précepteur.*

**Q**UOI ! vous gardez le silence, vous ne m'écrivez pas Lettre sur Lettre, pour m'informer d'un pieux projet, qui, s'il avait son exécution, détruirait nos espérances, & nous laisserait avec la honte de n'avoir pas réussi. Est-ce que vous ignorez le dessein bisarre & fanatique de celle qui trouble notre repos ? Eh bien, je vais donc vous l'apprendre ; & malgré l'humeur noire qui me domine dans ce moment-ci, je ne puis m'empêcher d'observer qu'il est fort plaisant que je vous mande de Paris, ce qui se passe dans le Château où vous êtes. . . . . Mais trêve de



réflexions , je me hâte d'en venir au fait..... le fait ! ... Serait-il possible qu'il fût véritable ? .... Apprenez que la cruelle Jeannette , enthousiasmée , sans doute , de sa vertu , & croyant le monde peu digne de la posséder , est résolue de se faire Religieuse. C'est ce qu'elle écrit à la Marquise , en lui demandant son agrément ; & cette Dame vient d'en informer ma mère , qui en est enchantée. Selon toute apparence , la petite personne a quelques sujets de chagrin. Il faudrait , Monsieur l'Abbé , tâcher de lire dans son cœur , & mériter sa confiance. C'est peut-être pour me fuir qu'elle veut se renfermer dans un Couvent. .... Mais je jure que je l'empêcherai de réussir. . . . Quoi ! cette charmante créature aurait attiré les regards de Comte de C\*\*\* ; & pourrait se vanter de lui être échappée. Non , je la forcerai de

m'aimer , & elle fera une des nouvelles victimes de mes passions. Malediction sur moi , si je ne l'enchaîne bien-tôt à mon char , autant pour contempler à mon aïse ses jeunes appas , que pour jouir malignement de mon triomphe & de son déshonneur. Je veux que son beau projet de prendre le voile , serve même à mes desseins & à sa perte..... Je roule dans ma tête une excellente idée ; je la laisse mûrir jusqu'à ce que l'occasion se présente..... Je l'entrevois déjà cette heureuse circonstance..... Ma mère se porte mieux , elle est hors de danger , elle admire la vertu de Jeannette..... Cela suffit , je n'en dirai pas davantage. Encore une fois , mon cher Abbé , tâchez de gagner sa confiance , & songez que nos intérêts sont communs.      Le Comte de C\*\*\*.

*De Versailles , le 16 Juillet , 17...*

## L E T T R E X X.

*La Marquise de F \* \* \*, à sa  
Femme de charge.*

T O U T ce que vous me mandez ,  
ma chère Goton, sur le compte du  
Précepteur, m'étonne & me pénètre  
de chagrin. Depuis neuf ans que Ma-  
dame la Comtesse de C \* \* \*, mon  
amie, me le recommanda & qu'il est  
chez moi, je l'ai toujours vu rem-  
plir exactement les devoirs que la  
Religion & la probité nous impo-  
sent ; il est vrai que son air sérieux  
& contrit me surprenaient beaucoup  
dans un jeune homme , & que j'au-  
rais mieux aimé qu'il eût été moins  
sévère dans ses mœurs. Enfin, j'étais  
parvenue à le croire favorisé d'une  
grâce particulière du Ciel. Ce que

vous m'apprenez me découvrir mon erreur, ou m'annonce que cet homme, peut être vertueux, a succombé sous les passions qui tyrannisent nos âmes. Cependant, bonne Goton, gardez-vous de dire à personne ce que vous savez des faiblesses du Précepteur : la charité ne veut pas que nous publiions les fautes de notre prochain. J'ajouterai encore que la fragilité humaine rend, en quelque sorte, l'Abbé excusable. Quel est l'homme qui peut se flatter d'avoir un cœur pur ! Vous voyez-bien, Goton, que je parle aussi des personnes de notre sexe, toujours exposées aux dangers de la séduction ? . . . . Hélas ! on perd souvent, dans un seul instant, le fruit de plusieurs années de sagesse. Loin de blâmer hautement & mépriser les tristes victimes de la faiblesse humaine, on doit les plaindre, & tâcher, par une indulgence conso-



lante, de les ramener vers la Vertu, dont ils se sont écartés.

D'ailleurs, le Précepteur de mon fils lui consacre ses soins depuis neuf ans; il a fini d'instruire son élève dans les Langues anciennes, dans la Géographie & l'Histoire : lorsqu'il est à la veille de recueillir le fruit de ses peines, le chasserai-je avec ignominie, & le priverai-je d'une récompense qui lui est due, parce qu'il a fait une faute d'un moment? Serait-il possible qu'il existât des gens capables de saisir une circonstance pareille, pour ravir à un malheureux le produit de son labeur! . . . . Ah! loin de moi une telle barbarie. Eh! que fais-je si ma sévérité déplacée ne réduirait pas au désespoir cet homme que je voudrais punir, & ne le rendrait toute sa vie vicieux & méchant, au lieu de faible qu'il a été un instant.

La bonne Goton est peut-être surtout scandalisée d'avoir trouvé un Abbé, dont les mœurs cessent d'être irréprochables. Mais qu'elle fasse attention que le Précepteur a seulement pris l'extérieur d'un état respectable, & que son habit n'est en lui qu'une vaine parure. Si tant de gens en France semblent prophaner cet habit, on doit le reprocher à nos usages, qui permettent à toutes sortes de personnes de s'en revêtir.

Ainsi, Goton, c'est moins comme votre maîtresse, que comme quelqu'un qui croit vous avoir prouvé une vérité incontestable, que je vous dis, plaignez l'Abbé T\*\*\*, de n'avoir pu résister à ses passions, & cachez soigneusement sa faiblesse.

Madame la Comtesse de C\*\*\*, se rétablit de jour en jour; je n'éprouve plus d'alarmes pour la santé de mon amie; & la tranquillité qui

m'est rendue, me permet enfin de vous écrire. Je n'ai point d'inquiétude au sujet de mes affaires domestiques, sur lesquelles je ne puis avoir l'œil; je connais votre zèle & votre attachement; aussi vous ai-je confié le soin de tout conduire pendant mon absence.

La Marquise de F\*\*\*.

*De Versailles, le 15 Juillet, 17...*



## L E T T R E   X X I.

*La même , à Jeannette R\*\*\*.*

**E**H quoi, ma chère enfant, tu voudrais me quitter ! Est-ce donc là le prix que tu réservais à mes soins ? Qui peut t'inspirer une idée aussi cruelle ? Cesserais-tu de m'aimer, ou bien craindrais-tu que mon amitié pour toi ne se refroidisse quelque jour ? Tu lirais bien mal dans mon cœur ! Va, ma Jeannette, va ma fille, jamais, jamais les sentimens que j'ai pour toi ne s'éteindront ; tu seras toujours mon amie & mon enfant. Tu as peut-être du chagrin, & tu n'oses me le découvrir. Sois moins injuste, dépose dans mon sein le sujet de ta douleur..... Dis moi tout ce qui te fait de la peine. Serais-tu



capable de cacher quelque chose à ta mère?.... Mais je le fais ce qui t'afflige, & je t'estime davantage de me l'avoir dissimulé : tu as craint de compromettre l'homme coupable que tu voulais fuir. Ce trait de prudence & de bonté, achève de me donner la plus grande idée de ton caractère. Oui, mon enfant, la femme qui se plaint le plus haut des attaques d'un suborneur, est moins sage que celle qui a la délicatesse de les taire, & qui prend en secret des mesures pour éloigner la séduction. Tu as bien raison d'être indignée contre celui qui parut douter de ta vertu, & qui te sacrifia la sienne. Mais il a pu revenir d'un moment d'erreur, ou la honte opérera dans lui le même effet que le repentir. Terrassé par l'empire que la sagesse a sur le vice, il rougira en levant les yeux jusqu'à toi; il ne pourra même soutenir tes

regards. Les hommes sont forcés de rendre hommage à la pudeur ; & sois certaine qu'il en est dans le monde qui savent la respecter.

Pourquoi donc irais-tu vivre loin de nous ? Pourquoi formes-tu le dessein de t'ensevelir dans une retraite. . . . Que dis je , une retraite ! Ah ! c'est un tombeau où tu desires de te plonger toute vivante. . . . O ma fille ! frémis en connaissant l'horreur du précipice où tu courais. Tu prends un mouvement passager de dévotion pour une piété solide & réfléchie ; & dans l'âge de l'illusion , croyant trouver pour toujours la paix & l'innocence , t'ignorant toi-même , tu te renfermes dans un asyle impénétrable. Mais tes yeux se dessillent bientôt , une triste lumière vient te frapper ; tes sens éprouvent un trouble involontaire ; tu soupîres alors pour un monde que tu quittas trop

légèrement , & que ton imagination enflammée te peint avec autant de charmes qu'elle en prêtait autrefois à ces saintes prisons qui te semblaient consacrées à recéler toutes les vertus. Mais que tu les trouves différentes de la pieuse idée qu'on s'en forme ! Tes compagnes , ne sont pour la plupart que des victimes gémissantes de la crédulité d'un âge tendre , ou de la tyrannie de leurs parens ; agitées , déchirées par les passions que la Nature inspire à tous les êtres , d'autant plus terribles , qu'elles sont concentrées , elles languissent & se sèchent comme les fleurs exposées à un soleil brûlant ; la pâleur dont leur front est couvert , est moins due à leur abstinence , qu'à la mort cruelle & progressive qui les mine chaque jour. Tu frémis à ce spectacle affreux ; & ressentant au fond du cœur les mêmes passions , les mêmes regrets , tu cherches à bri-

fer tes chaînes..... Mais il n'est plus tems, des grilles éternelles te séparent de la société ; en vain tu implores l'Humanité & les Loix, elles sont sourdes à tes cris , & te regardant comme morte dès l'instant que tu prononças des vœux téméraires, elles t'ont abandonnée pour jamais; la seule consolation qui te reste , c'est de souffrir , c'est de gémir en silence, & d'aller tous les jours arroser de tes larmes, le cercueil où doit reposer ta cendre.

Après ce tableau frappant , & qui n'est que trop vrai , pourras-tu persister à vouloir prendre le voile ? Non , ma chère fille , tu suivras les conseils d'une amie & d'une mère. Je te dirai bien plus , le sacrifice de ta liberté & de tout ton être , a beaucoup moins de mérite aux yeux des hommes & de Dieu , que la vie régulière que tu mènerais dans le mon-



de ; & c'est une vérité qui ne frappe guère dans l'excès passager d'un saint zèle. Ecoute-moi , mon enfant. Résister à la tentation lorsqu'on est environné de pièges & d'occasions de succomber , n'est-ce pas remporter un triomphe plus beau que celui qu'on obtient sur soi-même dans les Cloîtres , où il n'est aucun objet qui puisse émouvoir les sens , & procurer les moyens de pécher ? D'ailleurs , si tu te sens disposée à toujours aimer la sagesse , à pratiquer les devoirs que la Religion prescrit , pourquoi priver le monde d'un exemple qui peut l'édifier ? Eh ! que lui serviraient des vertus reléguées loin de lui ? C'est pour contribuer au bonheur de la société , que sont nés tous les êtres ; ceux qui la fuient , manquent souvent au vœu de la Nature , & sont ingrats envers la Patrie. Ah ! crois moi , une mère de famille , épouse tendre , compagne

fidèle , partageant les peines de son mari , le soulageant dans son travail , élevant ses enfans avec douceur , & bénissant le ciel du sort qu'elle éprouve , est bien plus utile à l'Etat , & donne un exemple bien plus édifiant , que toutes ces vierges farouches & austères , qui se contentent de prier Dieu , & de l'implorer pour un monde qu'elles ont abandonné.

Consultes-toi , mon enfant , & si , malgré tout ce que je viens de te dire , tu persistes dans ton premier dessein , je ne m'y oppose plus ; ta vocation peut te conduire à un bonheur solide , si elle est l'ouvrage d'une piété véritable , & non d'une jeunesse inconsidérée. Compte toujours sur ma tendre amitié , quelque parti que tu prennes. Je te tiens lieu de mère ; j'en remplirai tous les devoirs. Adieu , ma

chère fille, je t'embrasse de tout  
mon cœur.

La Marquise de F \* \* \*.

*De Versailles, le 16 Juillet, 17...*

---

---

LETTRE XXII.

*Goton Michu, à Madame la  
Marquise de F \* \* \*.*

MADAME,

**M**ON Dieu! mon Dieu! le mal-  
heureux évènement que j'ai à vous  
mander. .... Je suis encore toute  
épouvantée, toute tremblante.....  
Je ne fais comment je ne suis pas  
morte. Sans doute que le zèle pour  
ma bonne Maîtresse m'a soutenu....  
Ah! Madame, le feu.... Mais on

a remédié promptement. . . . . Il a pris à l'aîle gauche du Château , précisément auprès de l'endroit où nous couchons tous ; & l'on ignore par quel accident il a été mis. Je commençais à m'endormir , quand une forte odeur de brûlé , jointe à une épaisse fumée , m'a réveillée en sursaut ; j'ai vite sauté en bas de mon lit , je me suis habillée à la hâte , j'ai ouvert la porte de ma chambre , & j'ai vu de la flamme. . . . . Oui , tout l'escalier dérobé était en feu. Mes cris se sont mêlés aussi-tôt à ceux de vos gens , qui étaient déjà sur pied ; chacun s'est efforcé d'arrêter les progrès de l'incendie ; & à la pointe du jour , tout était éteint , dont grace soit rendue à Dieu. Il n'y a d'endommagé que l'escalier dérobé & votre cabinet de toilette. J'aurais voulu , Madame , que vous



eufliez été témoin de l'ardettre avec laquelle nous avons travaillé , après être remis de notre frayeur ; M. le Précepteur, M. le Marquis, & Mademoiselle Jeannette même , apportaient de l'eau. . . . A propos de cette chère enfant , la fumée l'aurait peut-être étouffée , si M. le Marquis , au premier bruit qu'il a entendu , voyant que le feu était près de la chambre de Mademoiselle , & qu'elle n'osait sortir , ne s'était élancé au milieu de la flamme , ne l'avait prise dans ses bras , & portée jusqu'en bas dans la salle. Depuis cette action , Monsieur votre fils est devenu tout rêveur & mélancolique. Je ne puis concevoir le sujet de son chagrin. Au lieu d'être triste , il devrait avoir beaucoup de satisfaction , puisqu'il a eu le bonheur de sauver d'un grand péril une personne qu'il regarde comme sa sœur , & que vous aimez comme vo-

tre fille. Mais il est peut-être encore frappé de l'effroi que lui a causé l'incendie ; il faut espérer qu'il reprendra bientôt sa gaîté naturelle.

L'accident qui vient de nous arriver, s'est répandu dès le matin dans tous les environs ; les personnes de votre connaissance, accourent s'informer des suites qu'il a eu ; celles qui ne peuvent venir, envoient quelqu'un de leur part : le Château n'a pas désempli de toute la journée. M. de Fontenor, qui est actuellement dans sa terre, n'a point été le dernier à témoigner son inquiétude ; il s'est rendu lui même ici ; Mademoiselle ayant apperçu de loin son carrosse, a vite été se cacher dans sa chambre ; il m'a demandé de ses nouvelles avec un intérêt qui m'aurait touchée, si je ne savais quelles sont ses vues.

Une visite qui nous a fait beaucoup de plaisir, est celle de la sœur de Mademoiselle Jeannette, qui est promptement accourue avec la bonne Fermière dont elle est si chérie. Ces deux aimables enfans se sont embrassées en pleurant, tant elles étaient émues, & puis elles se sont mises à rire comme de petites folles. Louise commence à grandir, & promet d'être fort jolie; elle a sur-tout un air de candeur & d'innocence qui fait plaisir à voir. Elle a dîné au Château avec sa mère, c'est-à-dire, avec l'honnête Payfanne qui s'est chargée du soin de l'élever; & elles ne se sont en allées, qu'un peu avant la nuit.

Soyez tranquile, ma bonne Maîtresse, l'accident n'a presque point causé de dommages; j'espère, s'il plaît à Dieu, qu'à votre retour le mal sera réparé. Il n'y a que la tristesse de

M. le Marquis qui me fait de la peine, & à laquelle je ne comprends rien.

GOTON.

*Du Château de F\*\*\*, le 14 Juillet, à onze heures du soir.*

---

## LETTRE XXIII.

*L'Abbé T\*\*\*, au Comte de C\*\*\*.*

**V**ous avez sûrement appris, Monsieur le Comte, la belle peur qu'ont eu les paisibles habitans du Château de F\*\*\*; pour moi, je n'en ai point eu ma part. Aguerri contre tout ce qui peut arriver dans ce monde, j'ai crié le premier au feu, & je volais à la chambre de notre cruelle Jeannette, afin de la délivrer du danger.... Je me flattais que son



trouble , son effroi..... le désordre qui régnait dans la maison..... les ombres de la nuit.... Je pourrais, me disais-je, l'emporter au fonds du jardin..... Je formais, comme vous voyez , les plus agréables projets.... Mais le diable les a détruits..... J'entends marcher derrière moi, je me retourne , & j'apperçois le jeune Marquis , qui me devance & se précipite chez Jeannette, qu'il emporte mourante & demi-nue. Représentez-vous ma rage d'avoir manqué la meilleure occasion..... Mais cette créature est protégée par quelque puissance céleste; je crains bien que nous ne puissions la soumettre : sa vertu est même à l'épreuve du feu.

Vous serez peut-être étonné, Monsieur, & de mon courage & de la singularité de mes projets dans une circonstance où la frayeur devait

l'emporter sur mon amour; mais apprenez que rien au monde n'est capable de m'épouvanter, & que je suis digne d'exécuter les entreprises les plus hardies. J'ai été soldat pendant quelques années, s'il faut vous le dire. A vingt ans, après avoir fait ma Philosophie, je m'enrôlai dans un Régiment de Dragons; mes camarades me montrèrent à tirer des armes; je profitai tellement de leurs leçons, qu'au bout de six mois d'apprentissage, je tuai deux de mes maîtres. J'aurais pu m'accoutumer à cette vie turbulente & meurtrière; mais les espiégleries qu'il me fallait faire pour me procurer de l'argent, déplurent à mes Officiers, autant que mon humeur querelleuse. Ils s'avisèrent un jour, en me retirant du cachot, où je séjournais assez souvent, de me chasser du Régiment  
pour

pour une bagatelle. Je revins dans le giron de ma famille, qui me reçut comme l'enfant prodigue. J'affectai beaucoup de repentance; & afin d'en donner des preuves, je me rendis aux instances de mon bon-homme de père, je m'affublai de la soutanne & du petit-coller. Il se proposait de faire de moi un digne Prêtre; j'en décidai autrement; me sentant un singulier goût pour les plaisirs, je n'osai, je ne sais pourquoi, embrasser tout-à-fait cet état, & me contentai d'en avoir l'apparence. Je vins à Paris pour y jouer le rôle de Précepteur, & j'eus le bonheur d'y être chargé d'achever l'éducation de deux jeunes Seigneurs, que je perfectionnai si bien, que la famille m'a fait douze-cents livres de rente viagère. Dans ces circonstances, j'eus l'honneur d'être connu de Madame la

Comtesse, votre mère, qui ne manqua pas d'être la duppe de mon air hypocrite, & me donna pour élève, le Marquis de F\*\*\*, actuellement en état de se passer de mes soins. Ainsi, à trente-quatre ans, je me suis fait un sort honnête; je ne dois plus songer qu'à mener une vie délicieuse. L'excellent métier que celui de Précepteur, sur-tout quand on ne s'en acquitte point d'une manière vulgaire!...

Ma foi, sans y penser, je vous ai conté l'histoire de ma vie: je vous en fais mon compliment; car vous êtes le seul qui en sachiez les principales anecdotes. Vous voyez que je suis un brave, & que dans l'occasion je peux payer de ma personne. Vous ne doutez pas non-plus que je ne sois très-à-même de rendre la belle Jeannette plus traitable, & pour



[ 123 ]

mon profit & pour le vôtre. Le succès couronnera mes efforts , je le jure ; car je n'épargnerai ni mes talens , ni mon audace.

L'Abbé T\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\* , le 19 Juillet,  
17....*

---

## LETTRE XXIV.

*Goton Michu , à la Marquise  
de F\*\*\*.*

MADAME,

VOTRE chère fille vient de recevoir une Lettre sans signature ; & comme j'imagine que vous n'aurez pas de peine à reconnaître la personne qui peut l'avoir écrite , j'ai

l'honneur de vous l'envoyer; vous la trouverez ci-incluse. Elle a été apportée par une espèce de payfan, qui, l'ayant remise à Mademoiselle, s'est retiré tout de suite. Nous pensâmes qu'elle était de Mademoiselle Louise; & l'aimable fille l'ouvrit dans cette persuasion. Elle n'en eut pas plutôt lu deux lignes, qu'elle voulut la déchirer; je la lui ai prise des mains, en l'assurant que j'allais la brûler. J'espère, Madame, que vous approuverez l'usage que j'en fais en vous l'envoyant. Si je vous la fais tenir, c'est moins pour médire du prochain, que pour vous donner une nouvelle preuve de la sagesse de Mademoiselle Jeannette,

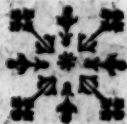
M. le Marquis devient plus triste de jour en jour; je l'ai même surpris hier à pleurer. Je ne fais ce que signifie son chagrin: peut-être s'afflige-t-il d'être si long-tems séparé

de sa bonne mère: en ce cas, cela  
montrerait son excellent naturel.

M. l'Abbé ne s'est point encore  
aperçu d'aucun changement dans  
l'humeur de mon jeune Maître; car  
il ne lui en dit rien, & nous en aurait  
du moins témoigné son inquiétude.  
Je trouve qu'il se comporte actuel-  
lement comme un honnête Précep-  
teur; il ne lève presque plus les yeux  
de dessus la terre. Est-ce qu'il serait  
changé? Dieu le veuille.

GOTON.

*Du Château de F\*\*\*, le 17  
Juillet, 17...*



## L E T T R E X X V.

*Un anonyme ( \* ), à Jeannette*  
*R \* \* \* .*

M A D E M O I S E L L E ,

**L'**HOMME le plus tendre & le plus passionné , s'exprime souvent avec le moins de chaleur, lorsqu'il est auprès de l'objet de sa tendresse; il oublie même la moitié de ce qu'il se proposait de dire : son âme trop vivement agitée par l'amour , ne peut que sentir lorsqu'il faut s'énoncer. De-là naissent le trouble & l'embarras de la plupart des véritables amans. Comme je vous aime avec toute la sincérité possible, il serait

---

(\*) Le Lecteur intelligent n'aura point de peine à le deviner.



tout naturel que je fusse dans le cas de vous tenir des discours peu suivis, ou d'omettre les choses importantes dont je voudrais vous entretenir. D'ailleurs, quand je serais assez maître de moi-même pour vous bien peindre mes sentimens, vous êtes tant obsédée par la femme de charge, & vous fuyez si obstinément tout le monde, qu'il serait très-difficile de trouver l'occasion de vous parler en particulier. Ces différentes raisons m'ont fait prendre le parti de vous écrire, Mademoiselle, & de vous mander le sort dont je puis vous faire jouir, en partageant ma fortune avec vous. Ce sera rendre justice à mon amour, que de juger de sa sincérité par l'étendue & la solidité de mes offres. Si vous les acceptez, il suffira de venir Dimanche à l'église de la Paroisse, avec un ruban rose à votre coëffure.

Voici maintenant , Mademoiselle, quelles sont mes propositions. Je vous achèterai d'abord à Paris une de ces maisons vastes & commodes qu'on appelle *Hôtel* , & je vous assurerai dix-mille livres de rente pour toute votre vie : les contrats vous seront fidèlement remis le premier jour de notre entrevue. Indépendamment de cela , je vous ferai présent de linges, robes, bijoux, diamans, pour la somme de trente-mille écus ; & je payerai à mes frais , pendant tout le tems que nous ferons ensemble , deux Laquais , un Cuisinier , une Femme-de-chambre , qui paraîtront être à vos gages , & dont vous ferez en effet la maîtresse : je vous aurai aussi un carrosse digne de l'aimable personne à laquelle il appartiendra.

La bonté de votre âme vous empêchera peut-être d'acquiescer à mes

offres , parce que vous craindrez de me ruiner. Mais ne vous livrez point , Mademoiselle , à de pareilles inquiétudes : dans mon état on recouvre facilement ce qu'on dépense pour ses plaisirs : il suffit de faire la plus petite opération.

S'il m'est facile de vous rassurer au sujet de mes richesses , j'avoue qu'il est moins aisé de détruire vos scrupules. Mais , Mademoiselle , vous avez de l'esprit , & je vous supplie de le consulter. Vous êtes née sans fortune : pourquoi donc ne pas changer votre destinée , puisque vous trouvez l'occasion de vivre dans l'opulence , sans faire tort à personne ? Madame la Marquise peut mourir avant de vous avoir assuré un sort. D'ailleurs , quelle différence de celui qu'elle vous destine à la brillante fortune qui vient vous chercher aujourd'hui ! Quel est le mari auquel



vous pouvez prétendre dans votre situation? Un simple Artisan, ou bien un Bourgeois d'une fortune médiocre; & l'ennui, l'humour, les querelles règneraient bientôt dans votre triste ménage. Eh! ne vaut il pas mieux couler des jours heureux avec un homme extrêmement riche, qui nous regarde comme sa femme, qu'on s'accoutume à croire son époux, & avec qui on peut être d'autant plus fortunée, qu'on a la liberté de plaire à d'autres, & de le changer pour un amant plus aimable ou plus libéral? Ajoutez à toutes ces considérations, que votre sexe est né faible & fragile, & que c'est sur-tout dans la pauvreté qu'il est exposé à la plus vile séduction & aux suites cruelles qu'elle entraîne après elle. Le parti que je vous propose, vous met à couvert contre toutes ces horreurs, dans lesquelles gémissent tant de



jeunes personnes nées dans l'indigence : vous vous en garantissez même d'une manière honorable. Je dis *honorable* , parce que c'est sûrement le meilleur moyen que vous puissiez employer. Si vous êtes insensible à mes raisons & à mes offres , qu'arrivera-t-il , Mademoiselle ? Vous jouirez , il est vrai , de l'estime passagère de quelques personnes remplies de préjugés ; mais vous serez dédaignée du monde en général ; car soyez bien certaine qu'on n'accueille , qu'on ne fête , qu'on n'aime que ceux qui sont très-riches ; on ne s'informe point comment ils le sont devenus ; il suffit qu'ils le soient ; & quand on serait imbu qu'ils se sont enrichis d'une manière peu louable , on ne tarderait point à l'oublier : une certaine illusion qui suit l'opulence , éblouit tous les yeux. Elle a des Courtisans & des Approbateurs : quels sont ceux

de l'indigence ? D'ailleurs, que font les vains applaudissemens des stériles admirateurs de la vertu, en comparaison de tous les plaisirs qu'on goûte dans le sein d'une vie fortunée ? Un des plus agréables pour la sensibilité de votre cœur, c'est de pouvoir répandre d'utiles bienfaits sur les malheureux ; vous secourez votre sœur, Mademoiselle, vous la retirerez de la cabane où elle languit, & vous adoucirez la misère du reste de votre famille, qui arrose de sa sueur les champs qu'elle fertilise pour des Maîtres ingrats.

Réfléchissez, Mademoiselle, sur tout ce que je vous mande ; & décidez si vous voulez rester pauvre, méprisée, & dans l'impuissance de faire le bien. Je ne doute pas que votre raison ne secoue le joug du préjugé, & que le signal dont je vous

ai parlé plus haut, ne m'annonce  
 Dimanche une réponse favorable.  
 Alors vous seriez sûre d'être heu-  
 reuse toute votre vie, & je vous  
 attendrais le Lundi matin de la se-  
 maine suivante, à huit heures pré-  
 cises, hors de la petite porte du  
 Parc, avec une chaise de poste. Ce  
 serait ce jour-là que votre bonheur  
 commencerait, ainsi que celui de  
 l'amant le plus tendre, qui vous  
 cache son nom afin de ne se mon-  
 trer que lorsqu'il vous aura assuré  
 un sort digne de vous & de ses sen-  
 timens.

\* \* \* \*

*Ce 16 Juillet.*





## L E T T R E XXVI.

*Le Comte de C\*\*\*, au Précepteur.*

Q U E signifie donc cet incendie, Monsieur l'Abbé; ce feu qui éclate au milieu de la nuit, & dont on ignore la cause?.... Vous comptiez profiter du désordre qu'il a nécessairement occasionné, & enlever notre Infante du milieu des flammes. Ce projet était digne d'un tendre amant & d'un héros intrépide; il devait toucher le cœur de la cruelle, & la disposer par la reconnaissance aux sentimens de l'amour. Mais le jeune Marquis est venu troubler des desseins si bien conçus; plus alerte que vous, mon pauvre Abbé, il s'est fait de votre proie, & n'en a point fait



sûrement un aussi bon usage. Il ne serait pas trop plaissant qu'il excitât les sentimens que vous vous proposez de faire naître; car enfin, c'est lui qui a sauvé la Belle du danger dont elle était menacée. Peut-être ai-je un pressentiment des malheurs à venir; je me défie sur-tout de ce petit espiègle, dont un léger duvet ne couvre qu'à peine le menton; & les femmes aiment de préférence ces morceaux délicats: il est si flatteur de remporter une première victoire, & d'être la cause de la première sensibilité d'un cœur! Il semble que le triomphe soit plus doux, quoiqu'on devrait savoir qu'il est tout simple de plier à son gré une jeune tige. Quoiqu'il en soit, tout serait perdu si la belle Jeannette s'avisait de former un tendre engagement: je suis sûr d'adoucir à la fin une farouche vestale; mais une Beauté languis-

reuse , qui soupire en secret pour  
 quelqu'un , ô , par ma foi , c'est bien  
 une autre affaire ! Il résulte de mes  
 justes craintes , que l'innocente bre-  
 bis dont je voudrais m'emparer ,  
 pour vous la céder ensuite , est on  
 ne peut pas plus mal sous vo-  
 tre garde , l'Abbé , & sous celle de  
 ce fripon de Marquis. J'ai rêvé au  
 moyen de la mettre en lieu de sû-  
 reté , & je crois voir approcher le  
 moment où la pauvre petite va tom-  
 ber en ma puissance. Mes projets  
 sont moins compliqués que les vô-  
 tres ; je n'appelle point les élémens  
 à mon secours ; je suis un enchan-  
 teur tout uni , je borne mon art à  
 profiter des effets de la Nature & du  
 concours des circonstances. Ma mère  
 commence à se bien porter ; afin d'a-  
 chever de se rétablir , elle doit aller  
 passer quelque tems dans la terre de  
 Madame la Marquise , & j'aurai le

suprême bonheur de les accompagner. C'est dans ce voyage que je dissipe toutes les illusions de votre magie, & que je triomphe même de la puissance de l'amour.

Je vous remercie de votre histoire *curieuse & véritable* ; elle m'a fort amusé, & m'a prouvé que vous êtes non-seulement digne d'être mon confident, mais d'avoir encore la gloire d'être associé à mes plaisirs.

Le Comte de C\*\*\*.

De Paris, le 24 Juillet, 17....





## LETTRE XXVII.

*Le Marquis de F\*\*\*, au  
Comte de C\*\*\*.*

**O** MON cher Monsieur! qu'est-ce donc que j'éprouve? Je ne suis plus tranquile, mon sang s'agite, j'ai de violentes palpitations de cœur; je tombe sans sujet dans des rêveries profondes, ou bien je songe. . . . vous l'avouïrai-je? . . . à Mademoiselle Jeannette. Son nom, le son de sa voix, sa démarche légère, un seul de ses regards, tout cela me cause un trouble inconcevable. Sans cesse agité, je ne puis me fixer dans aucun endroit, & je me déplaïs partout où je suis. Les Livres, l'étude, les promenades, les amusemens, tout m'est insipide; je ne fais ni ce



que je veux, ni ce que je fais; tantôt un feu brûlant me dévore, & tantôt une langueur secrète me consume. Quoique mon état soit douloureux, je serais au désespoir d'en être délivré; il me procure une sensation de plaisirs & de peines, que je préfère à celle qui ne serait qu'agréable: c'est avec une volupté singulière que je m'afflige sans sujet & que je tire un long soupir du plus profond de mon cœur

Serait-ce là ce qu'on appelle de l'amour? .... Mon Dieu, l'étrange situation! ... Mais on dit que c'est un sentiment si délicieux; moi je le trouve mêlé de tant d'amertumes.... il a souvent ses douceurs, il est vrai.... mais enfin, il a quelque chose de pénible.... Est-ce là le bonheur que j'allais goûter, m'assuriez-vous, quand mes sens sortiraient de leur sommeil léthargique? J'avoue que

leur réveil donne une nouvelle activité à mon âme..... Ah ! cette agitation est trop forte pour moi, je crains d'y succomber..... Ce qui m'étonne, j'y suis livré depuis la nuit où j'eus le bonheur d'arracher Mademoiselle Jeannette du milieu des flammes. Hélas ! j'étais si tranquille avant ce fatal instant..... Je suis donc amoureux !..... ce ne peut être de Mademoiselle Jeannette, puisque malgré le plaisir que j'ai à la voir, je crains de me trouver seul avec elle, & que lorsqu'elle s'approche de moi, il me prend tout-à-coup un serrement de cœur..... Je n'ose même ni la regarder, ni lui parler, & je m'apperçois que je ne lui tiens que des discours sans suite..... Quelle est donc celle que j'aime ? Je ne connais aucune femme qui puisse lui être comparée..... Ah ! qu'elle était belle dans cette

nuit d'effroi, dont le souvenir m'épouvante & me charme en même tems. Ses cheveux en désordre tombaient négligemment sur son cou & sur un sein plus blanc que la neige, auquel ils servaient alors de voile..... A peine habillée, je découvrais des charmes jusqu'à ce moment soustraits à tous les regards.... En la portant dans mes bras, je sentis la douce chaleur de son corps me pénétrer & se glisser dans mon âme... Arrivé dans la salle, je la posai sur un fauteuil ; & mes joues se trouvèrent contre les siennes..... Une de ses mules était tombée, je la ramassai ; & cette aimable personne, saisie de frayeur, était à demi évanouie, elle me laissa chauffer son joli petit pied, sans songer qu'elle avait la jambe nue..... Dieu ! quel plaisir j'éprouvai à la presser, cette jambe charmante, quoique je fusse



comme ébloui de la blancheur...  
 M. l'Abbé & Mademoiselle Goton  
 entrèrent alors , & me tirèrent de  
 mon ravissement. . . . . Mais j'eus  
 encore une autre félicité , quand la  
 belle Jeannette , revenue à elle-mê-  
 me , fixa les yeux sur moi , & remer-  
 cia son cher frère du service qu'il  
 venait de lui rendre.

Quand je vous dis que dans un  
 seul instant de cette heureuse nuit ,  
 je fus en proie aux sensations les plus  
 délicieuses , je m'exprime d'après le  
 compte que je me rendis à moi-mê-  
 me de ce qui s'était passé ; car dans  
 le moment , pour trop ressentir , je  
 n'éprouvais que des plaisirs confus ;  
 tout ce dont je m'aperçus bien clai-  
 rement , ce fut de la violente agita-  
 tion de mon cœur. Lorsqu'il se fut  
 un peu calmé , je connus toute l'é-  
 tendue du bonheur dont je venais  
 de jouir ; & peut-être que cet examen



le rendit encore plus vif, & disposa mon âme à la tendresse, en me retraçant des images faites pour enflammer tous mes sens, autant que la réalité même.

Vous m'avez promis, Monsieur, de conduire ma jeunesse. Je compte sur la sincérité de vos offres, & je vous conjure aujourd'hui de me prodiguer les conseils dont j'ai besoin. Dites-moi si j'aime..... enseignez-moi quel est l'objet de mon amour... Daignez m'indiquer les moyens de sortir du trouble où je suis.... ou plutôt apprenez-moi à ne m'en guérir jamais.

Le Marquis de F \* \* \*.

*Du Château de F \* \* \*, le 21  
Juillet, 17....*



## LETTRE XXVIII.

*Le Comte de C\*\*\*, à l'Abbé  
T\*\*\*.*

**J**E l'avais bien prévu, votre élève est amoureux de Jeannette; sa passion se déclare en même-tems que ses sens se développent: jugez de tout ce que nous avons à craindre. Il ne faut pas souffrir que ce jeune novice, encore intrus à Cythère, nous enlève l'objet que nous convoitons. Ce serait une honte si deux Maîtres passés en galanterie, laissaient prendre le pas sur eux à un petit écolier..... Rassurez-vous, mon cher Abbé, nous n'éprouverons point ce cruel affront; & même je veux que l'amour du Marquis nous serve pour parvenir à nos fins. Secondez moi  
seulement.

seulement. Ecoutez ; il faut que vous écriviez bien vite à la Marquise, que vous vous êtes apperçu de la tendre inclination de son fils pour sa belle protégée, & qu'en vertueux Précepteur, vous prenez le parti de l'en informer, afin qu'elle use de sa prudence ordinaire pour éteindre de bonne-heure une passion qui pourrait avoir des suites fâcheuses. Vous avez de l'esprit, vous arrangerez les choses avec adresse ; & cette Lettre, vous représentant comme un personnage scrupuleux & austère, achèvera de donner la plus haute idée de votre sagesse. Vous voyez que je vous rends un service signalé : quelle joie pour un tartuffe de trouver une nouvelle occasion de jouer le rôle d'hypocrite ! Laissez-moi faire le reste, & tout va réussir au gré de nos vœux ; mon projet est infaillible ; j'ai déjà commencé à mettre la main à son



[ 146 ]

exécution..... Mais que de soins,  
que de patience !..... Pourrais-je  
m'astreindre..... tout mon sang  
bouillonne quand je veux dire que  
j'en ferai capable.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Paris, le 25 Juillet, 17...*

---

## LETTRE XXIX.

*Le même, au Marquis de F\*\*\*.*

**P**ARBLEU, mon cher Marquis, votre mal n'est pas bien difficile à deviner, & jamais Médecin ne fut moins embarrassé pour répondre à une consultation. Vous êtes amoureux, & c'est de Mademoiselle Jeannette. O la terrible maladie ! Que je vous plains sincèrement. Quand je vous



ai prédit les sensations les plus agréables, à mesure que vos sens cesseraient d'être engourdis, j'étais loin de vouloir vous parler de ce feu terrible, allumé par l'amour, qui trouble notre raison & semble dévorer notre cœur: j'entendais vous décrire cette douce chaleur qui circule dans les veines, produite par des desirs confus, & qu'entretient la volupté, ce soleil de nos âmes. Mais l'amour, il en est le tyran. Encore si vous soupiriez pour une Beauté complaisante, qui eût prouvé sa sensibilité par de tendres faiblesses; je vous féliciterais de votre choix, & des plaisirs qui vous seraient réservés. Hélas ! que je vois bien dans votre funeste passion, l'ouvrage d'une jeunesse inconsidérée. Vous ignorez l'horrible tourment d'aimer une femme honnête. A peine vous sera-t-il permis de lui parler, de lui baiser respec-

tueusement la main ; vous ferez l'humble esclave de tous les caprices de Madame, supposé qu'on ne vous arrache pas les yeux quand vous oserez parler de votre langoureux martyr ; apprêtez - vous à lui faire assiduelement votre cour ; car si vous manquez un jour seulement , tout serait perdu , il faudrait recommencer de nouveau , eussiez-vous soupiré pendant deux ans : au bout de quelques années , quand les langueurs , l'abstinence , vous auront rendu aussi sec qu'une momie , on vous accordera peut-être par degrés une nourriture plus solide : ce n'est pas que ce dragon de vertu n'ait souvent désiré d'abrèger votre noviciat ; mais c'est que les femmes savent dissimuler leurs goûts & leurs penchans ; & que les préjugés de leur éducation les porte à croire qu'une bien longue résistance, en attestant leur sagesse,

attache davantage un amant ; & moi , je dis qu'elle fait tout le contraire ; elle annonce le bégueulisme , la fourberie , & rend moins précieux le prix que l'on obtient , après l'avoir acheté par des peines infinies.

Ce que je puis vous conseiller de mieux , se réduit en deux mots : fuyez l'objet de votre folle passion , & faites-vous une maîtresse plus traitable. Lorsque vous serez à Paris , je me propose de vous présenter à des Nymphes ravissantes , qui savent trop bien vivre , pour tourmenter par leurs rigueurs un galant homme. En attendant ces jours heureux , honorez de votre choix quelque jolie petite paysanne ; elle sera flattée de s'humaniser en faveur d'un Marquis , surtout jeune & bien fait.

Le Comte de C \* \* \* .

*De Paris , le 25 Juillet , 17...*

G 3



## L E T T R E   X X X .

*L'Abbé T\*\*\*, à la Marquise  
de F\*\*\*.*

MADAME,

**I**L en coûte à mon cœur pour vous avertir que je ne suis point tout-à-fait content de la conduite de M. le Marquis. Je crains d'alarmer la tendresse d'une mère qui veut, avec raison, que les mœurs de ses enfans soient aussi pures que son âme. Je fais, d'ailleurs, que vous n'approuvez nullement qu'on révèle les faiblesses du prochain. Mais je vous prie de considérer, Madame, que vous m'avez chargé de l'éducation de M. votre fils, & que vous m'avez donné toute votre confiance : je se-



rais donc coupable si je vous dissimulais ce que je crois trouver en lui de répréhensible, sur-tout dans un tems où il est encore possible de le corriger, tandis qu'il n'a pris que de légères impressions du vice. Ce n'est point à la malignité étrangère que je raconte indiscrettement quelques défauts de mon élève ; je les découvre à une mère tendre & indulgente, afin qu'elle employe la persuasion & son autorité, pour ramener un jeune homme qui s'écarterait peut-être de plus en plus du chemin de la vertu.

Puisque mon devoir me force à vous en instruire, je vous dirai, Madame, que M. le Marquis éprouve un violent amour pour Mademoiselle Jeannette. Je m'en suis apperçu à la tristesse dans laquelle il est plongé quand il est seul avec moi, & à la joie qui brille tout-à-coup dans

ses yeux lorsqu'il voit paraître cette aimable personne. Je n'ai pas eu plutôt fait cette triste découverte, qu'effrayé des progrès que pourrait faire une passion si vive dès sa naissance, & des dangers auxquels se-rait exposée une jeune fille innocente & peut-être sensible, j'ai tâché de guérir mon élève d'un amour criminel, en lui remettant sous les yeux les considérations qu'il doit avoir pour une orpheline, regardée comme l'enfant de la maison, & dont tout l'engage à respecter la sagesse. Mais je suis pénétré d'être contraint de vous l'avouer, Madame; j'ai fait en vain parler la voix de l'honneur & de la Religion. Il m'a répondu qu'il était en âge de se conduire par lui-même, & que je devais me mêler de perfectionner son instruction, si j'avais encore quelque chose à lui montrer, sans m'ingérer de contrôler

ses actions. Cette fermeté de sa part ne m'a rempli de douleur, que parce qu'elle semble annoncer un penchant plus difficile à détruire. C'est aux sages avis d'une mère à venir éclairer ce cœur qui me résiste pour la première fois. Je vous conjure, Madame, de vous joindre à moi pour lui inspirer des sentimens irréprochables. Quelle ne ferait pas mon affliction, si après n'avoir rien négligé pour faire de mon élève un parfait honnête homme, je le voyais tomber dans les vices trop ordinaires aux gens du monde, & dont mes discours & mon exemple, j'ose le dire, auraient dû le préserver. O sagesse ! trésor des âmes pures, ta possession coûte des peines infinies ; mais que tes récompenses sont douces ! Les plaisirs passagers des cœurs corrompus, approchent-ils de la satisfaction inté-



[ 154 ]

rieure dont tu remplis l'homme de bien ?

Je suis avec un profond respect, &c.

L'Abbé T \* \* \* .

*Du Château de F \* \* \* , le 29  
Juillet , 17....*

---

## LETTRE XXXI.

*Le même , au Comte de C \* \* \* .*

**J**E viens d'exécuter ponctuellement ce que vous m'avez prescrit , Monsieur le Comte. La Lettre que j'adresse à Madame la Marquise , partira par le même Courier que celle-ci. Non-seulement j'ai rempli fidèlement vos intentions à cet égard , j'ai cru encore qu'il était convenable de faire une petite sermone au



Marquis. En conséquence, je me suis armé de toute la gravité d'un redoutable pédagogue, & l'air refrogné, j'ai dit à mon élève que je m'étais apperçu de son amour criminel, & qu'il fallait bien vite étouffer cette honteuse passion, pour suivre la sagesse, sous peine de mon indignation. Mes remontrances lui ont déplu; il m'a répondu d'un ton ferme qu'il voulait être son maître & se conduire à sa fantaisie. Je vois bien que le tems où je le faisais trembler est déjà loin. Cependant je me flatte de le mettre à la raison, en faisant parler l'autorité maternelle. Puisque vous croyez que son amour renverserait nos projets, il est juste que nous tâchions de l'éteindre, ou de lui susciter chaque jour de nouveaux obstacles.

Il faut avouer que je suis un confident bien docile : on peut me com-

parer à ceux des Tragédies. . . . .  
 Mais le parallèle ne serait pas tout-à-fait juste, vu que je ne suis point inutile dans l'action, & que la Pièce dans laquelle je joue un rôle, est loin de ressembler à un drame sérieux, & qu'elle sera, du moins je l'espère, une véritable Comédie. Comment trouvez-vous ma réflexion? elle est déplacée; j'en conviens, & me hâte de reprendre le fil de mon discours. Quelque penchant que vous me soupçonniez pour la dissimulation, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'ai mes vues en suivant le conseil que vous me donnez, d'écrire à Madame la Marquise. D'abord je suis charmé que ce soit moi qui l'instruise le premier d'une passion qui ne manquera pas d'éclatter; elle conclura de ma vigilance & de mes allarmes, que j'ai toujours l'œil sur mon élève, &

que la rigidité de mes mœurs me pénétre d'une sainte horreur quand j'apperois dans les autres la moindre imperfection. Cependant, quel que soit l'avantage qui puisse me revenir en faisant connaître l'amour du jeune Marquis, je l'aurais caché avec le plus grand soin, si je n'avais été sûr qu'il est de nature à résister à tous les efforts qu'on fera pour l'éteindre. Cet amour peut m'être utile par la suite auprès de Mademoiselle Jeannerre. Il est juste que je me ménage une ressource contre vos perfidies, Monsieur le Comte ; car je vous soupçonne de ne me faire agir que pour vos intérêts, & de prétendre me frustrer de la part qui m'est due. Mais je saurai mettre ordre à vos desseins d'iniquité ; soyez-en bien certain.

Cela posé, j'ajouterai que dans ma Lettre à Madame la Marquise,



j'ai tâché de répondre à la haute opinion que vous avez de mon esprit & de mon hypocrisie. Je me suis exprimé de manière à persuader que je suis le plus honnête des Précepteurs. J'ai fait l'éloge de la sagesse ; & , ce qui vous surprendra davantage , je pense réellement tout ce que j'en ai dit : tant il est vrai que les libertins mêmes sentent intérieurement que la vertu doit avoir ses douceurs , aussi-bien que les plaisirs ! Afin de se consoler des misères humaines , chacun se fait sa part des sensations délicieuses que l'on éprouve quelquefois ; les uns choisissent celles de la volupté ; les autres préfèrent celles d'une conscience sans reproche. Ainsi chaque être a son lot du rapide bonheur de ce monde : nous avons sûrement pris le meilleur.

L'Abbé T \* \* \*.

Le 29 Juillet.



## LETTRE XXXII.

*Le Marquis de F \* \* \*, au  
Comte de C \* \* \*.*

C O M M E mon cœur est encore agité de la conversation que je viens d'avoir avec Mademoiselle Jeanette! Ah! mon cher ami, je lui ai parlé, j'ai pressé une de ses mains dans les miennes, & j'ai eu le courage de lui dire combien je l'aime. Comprenez-vous toute ma félicité?..... Oui, vous aviez raison, je suis dans l'âge où mes sens doivent me faire éprouver des douceurs inexprimables. Quel trouble délicieux j'ai ressenti en balbutiant les expressions de mon amour! quelle est ma joie d'avoir vaincu en partie ma timidité! Je n'ai pourtant pas

même obtenu un regard favorable ; ni un seul mot qui puisse me faire espérer de la trouver sensible ; mais elle connaît actuellement les sentimens qu'elle m'inspire , & cela me suffit ; d'ailleurs , cette main que j'ai ferrée..... Eh que ferait donc mon bonheur , si sa bouche m'annonçait le plus tendre retour !..... Je m'égaré , & j'oublie que j'allais vous raconter une conversation dont le seul souvenir fait délicieusement palpiter mon cœur. Ecoutez , mon cher Comte , & félicitez - moi de mon heureuse hardiesse ; je m'en serais cru incapable il n'y a qu'un moment.

Plongé dans mes rêveries amoureuses , je me promenais ce matin de très-bonne-heure dans le jardin , lorsqu'au détour d'une allée je rencontrai l'objet de mes tendres méditations , c'est-à-dire , Mademoiselle

Jeannette ; & elle s'offrit dans un déshabillé qui la rendait encore plus charmante. Je vous avoue que je l'aurais évitée, si j'avais pu m'enfuir sans être apperçu. Contraint de m'en approcher, je m'armai de courage, & , dans une agitation qui ne saurait se décrire, j'abordai l'aimable personne, & lui demandai pourquoi elle s'était levée si matin. — » Afin » de faire un bouquet pour Made- » moiselle Goton, dont c'est de- » main la Fête, me répondit-elle. » — Mais vous-même, mon frère, » qu'est-ce qui vous oblige à devan- » cer le soleil ? « — Je lui répliquai que je ne pouvais plus dormir depuis quelque tems, & que je venais rêver dans les endroits où je croyais être seul. Le peu que je venais de dire m'avait coûté infiniment ; aussi n'étant plus capable d'un nouvel effort, & Jeannette cessant de m'in-



même obtenu un regard favorable, ni un seul mot qui puisse me faire espérer de la trouver sensible; mais elle connaît actuellement les sentimens qu'elle m'inspire, & cela me suffit; d'ailleurs, cette main que j'ai serrée..... Eh que ferait donc mon bonheur, si sa bouche m'annonçait le plus tendre retour!.... Je m'égaré, & j'oublie que j'allais vous raconter une conversation dont le seul souvenir fait délicieusement palpiter mon cœur. Ecoutez, mon cher Comte, & félicitez-moi de mon heureuse hardiesse; je m'en serais cru incapable il n'y a qu'un moment.

Plongé dans mes rêveries amoureuses, je me promenais ce matin de très-bonne-heure dans le jardin, lorsqu'au détour d'une allée je rencontrai l'objet de mes tendres méditations, c'est-à-dire, Mademoiselle



Jeannette ; & elle s'offrit dans un déshabillé qui la rendait encore plus charmante. Je vous avoue que je l'aurais évitée, si j'avais pu m'enfuir sans être apperçu. Contraint de m'en approcher, je m'armai de courage, & , dans une agitation qui ne saurait se décrire, j'abordai l'aimable personne, & lui demandai pourquoi elle s'était levée si matin. — » Afin » de faire un bouquet pour Made- » moiselle Goton, dont c'est de- » main la Fête, me répondit-elle. » — Mais vous-même, mon frère, » qu'est-ce qui vous oblige à devan- » cer le soleil ? « — Je lui répliquai que je ne pouvais plus dormir depuis quelque tems, & que je venais rêver dans les endroits où je croyais être seul. Le peu que je venais de dire m'avait coûté infiniment; aussi n'étant plus capable d'un nouvel effort, & Jeannette cessant de m'in-

interroger, je gardai un profond si-  
 lence, tout en marchant à ses côtés,  
 & en cueillant avec elle des fleurs.  
 Cependant j'avais le cœur oppressé,  
 & il m'échappait quelques soupirs.  
 — „ Vous avez donc beaucoup de  
 „ chagrins, me dit-elle enfin ?  
 „ — Oui, ma sœur, j'en ai beau-  
 „ coup, & je n'ose les découvrir à  
 „ personne. — Vous pourriez du  
 „ moins m'en faire part. — Je de-  
 „ sire aussi de vous les apprendre ;  
 „ je crains. . . . “ (Ici un long silen-  
 ce.) — „ Eh, que craignez-vous ? “  
 me demanda Jeannette, en me re-  
 gardant avec inquiétude. — „ J'ap-  
 „ préhende, repris-je, que ma con-  
 „ fidence ne vous fasse de la peine,  
 • „ & qu'au lieu de me plaindre, vous  
 „ ne soyiez même très en colère  
 „ contre moi. — Ce sont donc de  
 „ terribles choses que vous avez à  
 „ me révéler ? “ — Je tombai encore

dans une rêverie profonde, quoique cette conversation m'eût ôté comme un poids énorme de dessus le cœur; vingt fois les mots *je vous aime*, se présentaient sur mes lèvres, ouvertes pour les prononcer, & vingt fois ma maudite timidité venait glacer ma langue & contraindre ma pensée. Dieu, que je souffrais! Enfin, un innocent badinage & un sourire enchanteur de ma belle maitresse, qu'elle m'accorda sans dessein, me donna une certaine hardiesse. Je ramenai brusquement la conversation au point intéressant où je l'avais laissée, & demandai tout-à-coup à ma chère Jeannette, si elle voulait savoir la cause de la tristesse où je paraissais plongé depuis quelque tems. Elle rougit, & me répondit en hésitant, qu'elle croyait qu'elle ne serait pas fâchée de l'apprendre. — » Eh bien, ma petite sœur,



( m'écriai je, en prenant une de ses mains , ) » je vais m'expliquer sans » réserve. . . . Je vous aime. . . . oui, » je vous aime pour toute ma vie. «  
 — Comme j'achevais ces mots, nous nous trouvâmes au bout du Parterre, près du Château, & l'admirable personne, sans me témoigner ni colère, ni mépris, retira sa main, & s'éloigna de moi avec tant de légèreté, que je l'eus perdu de vue avant d'avoir songé à la retenir.

Voilà, mon cher Comte, le récit exact de la manière dont je m'y suis pris pour déclarer mon amour. Vous rirez sûrement de mon embarras & de ma timidité; mais enfin je les ai surmontés du mieux qu'il m'a été possible, & il me reste la satisfaction d'avoir fait un aveu qui doit toujours coûter aux véritables amans, & sur-tout à ceux qui soupirent pour la première fois. Elle n'ignore plus



[ 163 ]

mes sentimens. Que je suis heureux!  
Lorsqu'elle me parlera , ce ne sera  
point pour m'entretenir de choses  
indifférentes; & moi , quand je vais  
me trouver avec elle , je n'aurai plus  
qu'à continuer à lui peindre mon  
amour. Que la situation d'un amant  
qui s'est fait connaître , est diffé-  
rente de celle qu'il éprouve en gar-  
dant un rigoureux silence !

Le Marquis de F \* \* \*.

*Du Château de F \* \* \* , le 26 Juil-  
let, 17....*



## LETTRE XXXIII.

*Goton Michu, à la Marquise  
de F \* \* \*.*

MADAME,

Nous allâmes Dimanche dernier à la grand'messe de la paroisse, M. le Marquis, M. l'Abbé, Mlle Jeanette & moi; non à cause du rendez-vous qu'avait donné l'indigne suborneur dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la Lettre, mais parce que notre devoir nous appellait à l'église, & que vous voulez, Madame, qu'à votre exemple, on pratique tout ce que la Religion prescrit. Vous ne vous contentez point de faire célébrer une messe basse

dans la chapelle du Château , vous pensez que personne n'est exempt d'aller à sa paroisse , quelque éloignée qu'elle soit ; vous vous y rendez autant pour servir à l'édification du peuple , que pour vous édifier vous-même ; & je vous ai souvent entendu dire , que puisque les grands Seigneurs ne se dispensaient point de se rendre à Versailles pour faire leur cour au Roi , à plus forte raison devaient-ils au moins le Dimanche implorer publiquement les faveurs du maître des Rois. Aussi Dieu bénit ma bonne maîtresse , & lui prodigue dès ce monde une partie des félicités qu'il lui destine dans l'autre..... Mais vous n'aimez pas les louanges , quoiqu'elles soient des vérités ; je me contente de vous bénir dans le fond de mon cœur. Nous allames donc Diman-



che à la Paroisse ; & vous pensez bien , Madame , que Mlle Jeannette n'avait sur elle aucun ruban rose. J'apperçus dans un banc qui est de de l'autre côté du vôtre , M. de Fontenor , moins occupé à prier Dieu , qu'à parler fort haut avec des Messieurs assis auprès de lui , & qu'à regarder tous ceux qui entraient dans l'église. Me préserve le ciel de faire des jugemens téméraires ! Mais enfin , ce riche Financier ne vient jamais à la messe de Paroisse ; & puis j'ai remarqué qu'il a changé de couleur lorsqu'il a vu le ruban qu'avait Mademoiselle ; ensuite il est sorti avant le prône , & paraissait de fort mauvaise humeur : il est donc probable qu'il est l'auteur de la Lettre sans signature. Si je me trompe , tant mieux ; car il est bien vilain de s'introduire dans des mai-  
sons



sons respectables , pour chercher à suborner d'honnêtes filles.

Je crois que M. l'Abbé se rappelle cette vérité , & se repent de sa faute ; il ne regarde plus Mlle Jeannette , ne lui tient que des discours indifférens , & nous édifie tous par sa sage conduite.

Pour M. le Marquis , il continue d'être triste , rêveur , de soupirer , & de lever à la dérobée les yeux sur Mademoiselle. Je n'ose ajouter aucune réflexion à ces observations malheureusement trop vraies. Tout ce que je puis me permettre de dire , c'est qu'il est à souhaiter que vous soyez bientôt ici , où tout le monde fait des vœux pour votre prochain retour , sur-tout moi , ma bonne maîtresse , qui a presque l'honneur de vous représenter , & qui , me trouvant , par votre confiance , chargée de veiller à tout

*Première Partie.*

H

[ 170 ]

ce qui se passe au Château, comme vous-même, suis, en quelque sorte, responsable des évènements.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, &c. &c.

GOTON.

*Du Château de F\*\*\*, le 24 Juillet, 17....*

---

#### LETTRE XXXIV.

*La Marquise de F\*\*\*, à l'Abbé T\*\*\*.*

VOTRE Lettre m'a fait le plus grand plaisir, Monsieur l'Abbé; elle me prouverait votre sagesse, s'il m'en fallait encore des témoignages, après la manière irrépro-

chable dont vous avez vécu chez moi depuis neuf ans. L'homme honnête , attaché au monde , peut bien avoir quelques instans de faiblesse ; il est environné de trop d'objets séducteurs pour leur résister toujours ; cette victoire constante sur soi-même n'est réservée qu'au véritable sage : mais il revient de ses légères erreurs , & n'en suit qu'avec plus d'ardeur les devoirs imposés par la vertu. Mille exemples attestent cette vérité , & ce qui se passe dans ma maison depuis mon départ sert encore à me la confirmer. Ainsi je ne m'allarme aucunement de l'amour que le Marquis ressent pour ma chère fille ; c'est un feu passager de sa jeunesse , que la raison éteindra sans peine. La sagesse de Jeannette contribue aussi à me rassurer ; cette aimable personne chérit trop ses devoirs , pour écouter

les discours que des suborneurs oseraient lui tenir ; elle défendrait même son cœur contre la persuasion qui semble couler des lèvres d'un sincère amant. Elle sait que l'innocence est le bien le plus précieux d'une fille honnête, & qu'elle doit la conserver dans toute sa pureté, si elle craint les remords, la honte, les troubles d'une vie scandaleuse, & si elle veut jouir de la plus douce satisfaction ; celle d'être contente de soi même.

Continuez cependant, Monsieur l'Abbé, à veiller sur votre élève ; il est dans l'âge où l'on réprime difficilement les désordres des sens. Observez toutes ses actions, sans qu'il puisse se douter de cet examen ; laissez lui croire qu'on s'en rapporte à sa prudence du soin de régler sa conduite : c'est souvent en blessant l'amour-propre de ceux



qu'on 'cherche à préserver du vice ,  
 qu'on les y fait tomber plus vite :  
 celui qui ne peut se dire : *on ne*  
*forme aucun soupçon sur ma vertu* ,  
 est bien près de n'en plus avoir du  
 tout. Le terrible frein pour une  
 personne d'une conduite sans re-  
 proche , fière de jouir de toute sa  
 réputation , que ces mots gravés dans  
 le fond de son cœur : *Eh ! que pen-*  
*serait-on de moi ?*

Je compte retourner incessam-  
 ment au Château , & vous délivrer  
 du soin pénible de modérer la fou-  
 gue d'un jeune homme qui com-  
 mence à se livrer à ses passions.  
 Nous sommes actuellement à Paris ,  
 où la Comtesse achève de prendre  
 des forces. En attendant mon arri-  
 vée , songez , Monsieur l'Abbé ,  
 qu'un sage instituteur dirige non-  
 seulement son élève par d'excellens

[ 174 ]

principes de morale , mais encore  
par les bons exemples qu'il lui  
donne.

La Marquise de F\*\*\*.

*De Paris, le 2 Août, 17....*

---

LETTRE XXXV.

*Jeannette R\*\*\*, à la Marquise  
de F\*\*\*.*

MADAME,

C'EST avec bien du chagrin que  
j'ai l'honneur de vous écrire celle-  
ci.....Mon Dieu ? que je suis mal-  
heureuse ! dois-je porter le trouble  
dans la maison de ma protectri-  
ce ? ....non , jamais je n'y consenti-  
rai ....oh ! non , jamais. On dit que

j'ai quelques agrémens . . . . fatale beauté ! tu ne sers qu'à tourmenter ceux qui te voient , & qu'à rendre infortunée la femme qui en est pourvue. La laideur , cet objet du mépris général , assure au moins une tranquillité constante , & défend l'innocence contre les attaques & les perfidies des hommes ; on n'a point à se repentir de la sensibilité de son cœur , qui n'est excitée alors que par la reconnaissance , ou par les douceurs de l'amitié . . . . Hélas ! il est aussi malheureux pour mon sexe de naître sensible que jolie. Je ne puis me dissimuler que mon cœur a ce don funeste en partage. Les larmes que m'arrache un récit touchant , une lecture attendrissante , la vue d'un indigent , ne m'annoncent que trop ce triste présent de la Nature . . . . Eh bien , Madame , vous disiez qu'il était une preuve de

la bonté de mon caractère : apprenez qu'il était plutôt un présage de mes infortunes & ..... l'avouérai-je ? ... de toutes mes faiblesses. ... ô ma chère protectrice ! ô ma mère , car vous me permettez de vous appeler de ce nom , souffrez que je cache dans votre sein & ma confusion & ma honte. Voyez les chagrins dont je remplirais votre famille , & voyez les suites de cette sensibilité que vous applaudissiez en moi.

M. le Marquis m'aime , il vient de me le déclarer , & avec des ménagemens , une retenue timide qui me prouve la sincérité de ses sentimens. Je suis nécessaire à son bonheur ; toute sa vie sera consacrée aux soins de me plaire ..... quelle félicité ! le Marquis de F\*\*\* , cet aimable jeune homme est mon Amant ! .... Que viens-je d'écrire ? ...



l'aveu de ma faiblesse. Oui, Madame, je réponds à son amour ; depuis long-tems je me livre en secret au feu qui me consume... ah, si j'osais le faire éclater !.... Mais suis-je donc si coupable ? Elevée auprès de lui, nos humeurs ont sympathisé dès la plus tendre enfance ; je l'ai vu sans cesse applaudir à vos bontés pour moi ; & j'ai pris pour de l'estime & de la reconnaissance la passion criminelle qui s'est glissée dans mon cœur.....je saurai m'en punir ; & afin de commencer mon supplice, je vous conjure, Madame, de me retirer vos bienfaits, chassez-moi de votre maison, replongez-moi dans la pauvreté, d'où je n'aurais jamais dû sortir. Craignez que M. le Marquis ne vienne à découvrir combien il m'est cher. Je le fais, à la vérité ; mon dessein est de lui cacher toute ma vie des sentimens

que je comdamne ; mais si mon secret allait m'échapper , je manquerais à ma protectrice , à la vertu , & je me couvrirais d'une honte éternelle . . . . . Je me jette à vos pieds , Madame , préservez ma jeunesse du comble de l'égarement , terminez les combats que je me livre , sauvez-moi du danger de succomber. Si votre pitié s'intéresse encore à mon sort , laissez-moi me sauver dans les bras de la Religion. Les cloîtres , ces saintes retraites sont comme un port assuré où l'on se réfugie après avoir éprouvé les tempêtes des passions , ou bien dans la crainte de les ressentir quelque jour. A l'ombre des autels , l'âme jouit d'un calme continuel ; si elle est encore agitée par les sens , ce sont des mouvemens passagers , qu'arrêteront bientôt l'oubli des plaisirs du monde , & les pieux objets dont

elle est environnée. Eh ! quand sa faiblesse continuera, elle la renferme en elle-même, elle en est la première & la seule victime, & ne scandalise personne en l'exposant en spectacle. Qu'il me tarde d'être réunie à ces Vierges du Seigneur, qui répandent des larmes ou sur les vices du monde, ou sur les passions auxquelles en secret elles sont en proie ! ... Ma chère protectrice ! je n'attens que vos derniers adieux & votre bénédiction, pour me retirer dans ces asyles que vous appelez des tombeaux.... quand ils en seraient en effet, il vaut mieux mourir saintement pour le ciel, que de vivre criminelle pour la terre.

JEANNETTE R\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 30 Juillet, 17...*

## LETTRE XXXVI.

*Le Comte de C \* \* \* , à  
l'Abbé T\*\*\*.*

**N**OTRE jeune homme s'enhardit ; le voilà qui ose lever les yeux sur l'objet de son amour ; le voilà qui a même le courage de lui faire respectueusement l'aveu de son douloureux martyre. Si nous n'y prenons garde , il va s'émanciper de plus-en-plus ; & il ne nous restera que l'honneur de marcher sur ses traces. Je me défie sur-tout de ces amoureux transis , qui ont l'air tout constipés dans leurs galantes passions ; les drôles se réveillent lorsqu'on y songe le moins , & profitent enfin de l'occasion qu'ils ont laissée vingt fois s'échapper : c'est pour eux seuls



qu'elle daigne se présenter à diverses reprises. Au lieu que nous autres , polis dans le commerce des femmes d'un certain ton , nous effrayons les bégueules , par notre air éveillé & conquérant. Mon aspect aura sûrement épouvanté la timide Jeannette ; je me suis vingt fois aperçu , en lui parlant , qu'elle n'était point à son aise avec moi , & qu'elle craignait mon audace. L'innocente brebis avait bien raison , & agissait prudemment de fuir le loup qui cherchait à s'en emparer. Pour vous , l'Abbé , votre air chatte-mitte aurait pu l'induire en erreur ; mais je soupçonne qu'elle a démêlé le malin Renard sous la peau de Mouton dont il s'est affublé. Ainsi , tout bien considéré , nous courons risque de réussir avec beaucoup plus de peines qu'un jeune novice , intéressant par sa timidité , & de perdre le

friand morceau que nous convoi-  
tons. .... Eh, vîte, maudit Abbé,  
mettez-vous aux aguets; ayez tou-  
jours les yeux ouverts sur notre tré-  
sor; n'en laissez point approcher sur-  
tout votre élève, qui voudrait le de-  
venir aussi de Jeannette. Je ne fais à  
quoi vous vous occupez; on lorgne,  
on admire notre commune maî-  
tresse, & vous n'en savez rien. Eh,  
morbleu! sortez de votre indolence;  
oubliez pour quelque-tems la petite  
Payfanne, digne héroïne des rendez-  
vous du Parc; songez que nous sou-  
pirons pour une Beauté qui vaut  
mieux que toutes nos conquêtes pas-  
sées. .... Manquerai-je de la subju-  
guer par votre faute, & lorsque  
l'instant approche où je pourrai par  
moi-même travailler à mon bon-  
heur! ... Non, je vais être dans peu  
de jours au Château; & j'arrêterai  
les progrès du petit écolier, s'il en

est encore tems. J'ai presque envie de me faire précéder par une Lettre anonyme, adressée à l'innocente Jeanette, dans laquelle je tâcherai, à force de bonnes raisons, de dissiper ses préjugés, & de la disposer à l'amour en faveur d'un homme aimable, qui ait acquis de l'expérience dans les plaisirs du monde: ce serait un service à lui rendre, & pour lequel nous recueillerions un fruit bien doux. Je verrai si je me sens en disposition, l'un de ces jours, de composer une Lettre de cette conséquence; car je suis sur-tout fort paresseux pour écrire; & vous devez croire que les charmes de l'Orpheline me tiennent furieusement au cœur, puisque vous recevez si souvent de longues missives de votre affectionné serviteur

Le Comte de C \* \* \*.

*De Paris, le 31 Juillet, 17....*

## LETTRE XXXVII.

*Le même , au Marquis de  
F\*\*\*.*

**E**H bien, mon pauvre Marquis, comment vous trouvez-vous de votre amour respectueux? Languissez-vous constamment aux pieds de votre cruelle? Etes-vous toujours étourdi des grands mots d'honneur, de sagesse, auxquels la plupart des femmes ne comprennent rien, & qu'elles prononcent comme autant de perroquets? Avez-vous obtenu la permission de baiser le bout du doigt? Devenez-vous bien maigre, bien étique? Si vous n'êtes pas encore aussi décharné que le Chevalier de la triste figure, je vous avertis que vous jouirez bien-tôt de cet agré-



ment-là. Mais ne vous en prenez qu'à vous-même, quand vous serez encore plus sec que la Nymphé Echo, ou, si vous voulez, qu'une momie. Quelle diable de manie! pour son coup d'essai, s'aviser d'être réellement amoureux d'une vestale. A la bonne-heure, si vous étiez initié dans les mystères de la galanterie. De pareilles conquêtes, qui sont le *nec plus ultra* des bonnes-fortunes, ne sont réservées qu'à ces hommes aimables, délices de la société, & qu'on appelle improprement *libertins*; ils ont approfondi le cœur des femmes; une longue pratique leur en a découvert toutes les faiblesses; aussi ne sont-ils jamais les duppes du manège qu'employe par le monde le petit nombre de nos vertueuses & tendres Beautés. Je crois vous l'avoir déjà dit, vous allez, mon cher Marquis, vous consumer en vain

pendant des années entières : vous êtes perdu , si votre fripponne est réellement sage. Encore , si vous n'étiez amoureux qu'en apparence , on pourrait vous donner d'utiles conseils ?... Ecoutez , & n'oubliez jamais ce que je vais vous dire. On ne doit point aimer réellement ; il faut feindre , jouer le passionné ; vous réussirez beaucoup mieux & beaucoup plus vite. En voici la raison : êtes-vous épris d'une véritable ardeur , vous mettez dans votre poursuite une réserve , une délicatesse qui vous arrête quand il est à propos d'avancer , & qui sur-tout impatiente l'objet de vos soins , obligé de mettre en avant les mêmes langueurs , la même retenue ; au-lieu qu'en vous livrant au seul desir de lui plaire , vous êtes gai , satisfait , nullement contraint dans vos manières , vous excitez la bonne-humeur de la Belle , & , tout

en riant l'un & l'autre , vous parvenez à vous rendre mutuellement heureux. D'ailleurs , en feignant l'amant passionné , vous brisez facilement les liens de fleurs qui vous enchaînent , sans avoir la sottise d'attendre l'affront d'être renvoyé : ainsi vous narguez les coquettes , les inconstantes , les perfides ; & , comme ces légers défauts se trouvent dans la plupart des femmes , pour la grande prospérité du plaisir des hommes , vous êtes préservé d'un désespoir qui se renouvellerait tous les jours , & vous couvrirait de ridicules.

Voilà , mon cher Marquis , les meilleurs avis que je puisse vous donner dans la crise où vous êtes. Faites un généreux effort , rompez vos fers ; que l'amour soit pour vous un amusement , non une passion terrible. Après avoir éteint vos feux , il ferait peut-être dangereux d'essayer



le pouvoir de la feinte auprès de votre Jeannette; vous courriez risque d'être duppe de votre propre artifice, & de voir rallumer, avec plus de violence, l'incendie qui ne serait qu'étouffé; non, quittez cette tigresse, jouez avec de jolies Paysannes, ou plutôt venez, venez à Paris, où la plupart des femmes sont aimables, sensibles, & nullement bégueules; elles embellissent leurs charmes naturels par le secours de la toilette; vous les verrez, semblables aux fleurs, dont elles ont l'éclat, répandre au loin l'odeur la plus suave, & se panacher tendrement sous la main qui s'empresse de les cueillir.

Le Comte de C \* \* \*.

*De Paris, le 31 Juillet.*



## LETTRE XXXVIII.

*Le Marquis de F \* \* \*, au  
Comte de C \* \* \*.*

**J**E réponds, mon cher Comte, à votre Lettre du 25 de ce mois. Vous m'apprenez que je suis amoureux; & je vois que vous ressemblez à ces Médecins qui ne devinent la maladie que lorsqu'elle est tout-à-fait déclarée. Oui, j'aime Mademoiselle Jeannette, je ne puis en douter, j'ai lu dans mon cœur, je lui ai découvert mes sentimens, ainsi que je vous l'ai marqué, & tout ce qui se passe en moi, me prouve que je l'adorerai toute ma vie. Vous me conseillez de la fuir, de m'attacher à une autre.... Moi, cesser de l'aimer ! il faudrait donc que je cessasse

d'exister. Eh ! à qui porterai-je mon hommage ? quelle femme serait digne de la remplacer ? les faveurs d'une autre me feraient éprouver moins de plaisirs que ses rigueurs. Vous me vantez la satisfaction qu'on goûte en soupirant à Paris pour les Beautés complaisantes, & vous m'invitez à préférer une inclination passagère aux charmes d'un amour véritable. Je ne puis croire que vous parliez sérieusement ; car enfin , quoique je n'aie aucune expérience, il me semble qu'un amour sincère, fondé sur l'estime & la sympathie, doit procurer des plaisirs beaucoup plus parfaits, qu'une liaison momentanée, sans convenance, & sans rapport entre les caractères. Il doit encore être bien différent d'aimer une jeune personne sage & bien élevée, ou de brûler pour une Nymphé dévergondée, qui fait parade de son

libertinage & du nombre des amans qu'elle a eus : est-il possible d'attacher un prix aux faveurs qu'on en reçoit , & d'éprouver quelques sensations agréables ? Au lieu qu'un regard , un sourire d'une Beauté vertueuse & timide , une main qu'on vous abandonne , que vous couvrez de baisers , font nager votre âme dans des délices inexprimables : que sera-ce donc quand le front couvert du rouge de la pudeur , sa bouche s'ouvrira pour vous dire qu'elle vous aime. . . . . Ah ! c'est alors que la félicité d'un amant est digne d'envie. . . . . Est-ce à moi de célébrer son sort , moi qui suis si loin d'en jouir ! . . . Mais j'adore un objet estimable ; je puis être quelque jour aussi fortuné que lui.

En m'armant de courage pour déclarer mon amour à ma chère Jean-

nette , je croyais être plus heureux ; hélas ! depuis cet instant , elle m'évite avec soin , elle paraît craindre de se trouver seule avec moi. Autrefois nous allions tous les deux nous promener dans le Jardin , dans le Parc , à la Campagne ; actuellement elle ne sort qu'avec Goton , qui est devenue comme son ombre. Nous avions des entretiens vifs & animés , nous jouions à mille jeux charmans : un silence glacé succède à tout cela ; quand elle m'apperçoit , elle rougit & baisse les yeux. Je me repentirais de lui avoir fait l'aveu de mes sentimens , si je n'avais la consolation de me dire qu'elle est du moins instruite combien je l'aime. . . . Mais quand verrai-je changer ma triste situation ? Etre auprès de celle qu'on adore , vivre avec elle , savoir qu'elle connaît notre amour , & n'oser lui parler,



[193]

ler, ni même la regarder: est-il de  
tourment plus cruel?

Le Marquis de F\*\*\*.

Du Château de F\*\*\*, le 30 Juil-  
let, 17....

---

## LETTRE XXXIX.

Louise R\*\*\*, à Jeannette

R\*\*\*.

MA CHÈRE SŒUR,

**J**E suis malade, comme tu fais;  
c'est ce qui m'empêche d'aller te  
voir. La bonne Goton vient de m'ap-  
prendre, en pleurant, une chose que  
tu m'as cachée, & qui me fait beau-  
coup de peine. Elle dit, comme ça,  
que tu veux te faire Religieuse, &  
que tu n'attends pour ça que l'arri-

Première Partie.

I

vée de Madame la Marquise. Mon Dieu ! serait-il possible qu'une pareille fantaisie te fût venue dans la tête ? A quoi bon avoir envie de t'enfermer comme un oiseau qui s'est laissé prendre ? N'appelle-t-on pas ça , je crois , quitter le monde ? Pour quoi l'abandonnerais-tu ? T'aurait-il fait du mal ? Tu es si jeune , que tu ne peux guères le connaître , ce me semble. Attends que tu sois plus raisonnable ; & ta belle action , si c'en est une , aura plus de mérite , vois-tu bien. Si mes Agneaux s'éloignaient du pâturage , je les forcerais d'y retourner , parce que je me dirais qu'ils sont si petits , qu'ils ne savent ce qu'ils font ; mais quand mes moutons reviennent au bord du Pré , & qu'il se couchent sur l'herbe , je les laisse faire , attendu qu'ils sont en âge de sentir s'ils ont assez mangé ou non. Tu comprends bien

ce que je t'écris-là , ma Sœur ? Tu as de l'esprit , on t'élève comme une Dame ; au-lieu que moi je ne suis destinée qu'à être une Payfanne , je ne fais lire & puis écrire qu'autant que j'en ai besoin. Toi qui pourrais faire des prônes , presque aussi-bien que M. notre Curé , tu sentiras qu'en te retirant dans un Couvent , ce ferait manquer aux personnes de tes amies & de tes parentes qui vivent dans le monde , puisque tu les planterais là , tout comme si tu ne te souciais point d'elles : ce ferait donc seulement pour ta satisfaction que tu agirais ? Mais c'est fort vilain de ne consulter que son goût , & d'agir seulement pour soi. Peut-être encore que nous t'avons affligée sans y penser , & que c'est pour ça que tu veux nous quitter tout de suite. Parles-moi franchement , ma Sœur ; est-ce que Madame la Marquise t'a causé du

chagrin ? Est-ce que quelqu'un du Château t'aurait dit des choses défobligeantes ? Est-ce que moi-même je t'aurais fait de la peine ? Quand ça ferait, quand nous te donnerions tous sujet de nous en vouloir, faut-il être rancunieuse ? Mais tu te déplaîs peut-être chez Madame la Marquise ; & la dévotion t'a mis en tête de te faire Religieuse ? Eh bien, viens demeurer avec moi ; la bonne Michelle te recevra avec plaisir ; tu travailleras du matin au soir, tu fileras, tu iras aux champs, & si tu es pieuse, tu nous toucheras le cœur à toutes les deux : ça vaudra mieux que d'aller t'enfermer pour ne rien faire du tout, & pour édifier de saintes âmes, qui sont déjà toutes édifiées. Je n'en dirai pas davantage, ma Sœur. J'ajouterai seulement que si tu t'opiniâtres dans ton dessein, j'en mourrai de chagrin avant qu'il



soit peu, parce que ça me prouvera  
que tu ne m'aimes point, puisque tu  
me quittes comme les autres, pour  
vivre toujours dans un Couvent....  
Adieu.... je pleure tant en t'écri-  
vant ces lignes, que je puis à peine  
te dire que je t'embrasse de tout mon  
cœur, & suis bien sincèrement

Ta Sœur LOUISE.

*Du Village de S\*\*\*, le 29 Juil-  
let, 17...*



## LETTRE XL.

*L'Abbé T \* \* \* , au Comte  
de C \* \* \* .*

**V**ous aviez raison, Monsieur le Comte, vous me fournissiez un excellent moyen de faire briller ma prétendue vertu. Je reçois à l'instant la réponse de Madame la Marquise à la Lettre que vous m'avez conseillé de lui écrire, & je vous assure que la bonne Dame est aussi duppe de mes expressions que de mon extérieur. Il y a bien quelques phrases qui semblent indiquer une admiration moins vive de ma conduite; ce sont de légers nuages, élevés par les rapports de cette surveillante Goron, qui, parce qu'elle n'a que deux yeux pour tout observer, s'imagine qu'il se passe

bien des choses qu'elle ne voit pas. Mais la missive dont vous m'avez fourni l'idée, m'a rendu plus blanc que neige, & détruit à jamais toutes les vérités que l'on pourrait dire sur mon compte. Je rirais avec vous de la crédulité de Madame la Marquise, s'il n'y avait tant de bonnes âmes qui lui ressemblent, & qui, se laissant tromper par des mots & des mines, s'extasient devant de certains personnages qu'elles devraient mépriser. Ma foi, si nous autres tartuffes, nous prenions la peine de rire de tous ceux que nous duppons, il faudrait du matin au soir nous fatiguer les muscles des joues; & nous avons bien, vraiment, une autre grimace à faire. Que les singeries auxquelles nous nous assujettissons, nous procurent une heureuse destinée! Nous jouissons de toutes

les prérogatives que donne la vertu, sans avoir le désagrément de la pratiquer. L'homme pieux macère sa chair, jeûne, fait abstinence : mais que lui revient-il de toutes ses austérités ? Une réputation sans reproche, l'estime générale ; eh bien, sans nous astreindre à tout ce régime pénible, sans nous priver des plaisirs, nous avons la gloire de jouir des mêmes avantages, & d'attraper souvent des places qu'on croit n'accorder qu'au mérite & à la sagesse. J'en conclus, que de tous les métiers, celui d'hypocrite est le meilleur.

Vous suivez une autre route, Monsieur le Comte ; & vous avez raison ; car il est bien commode de ne se gêner en aucune manière, & d'aller tout uniment à son but, au gré de son penchant & des lois de la Nature. Mais il est des gens que les cir-



constances forcent à se plier à mille contraintes : j'ai le malheur d'être de ce nombre , & je m'en dédommage quand j'en trouve l'occasion.

M'échapperait-elle celle que je crois saisir ? La fière Jeannette tromperait-elle mon attente ? Non , j'emploierai toutes mes ruses , toutes les finesses d'un tartuffe ; ce qui n'est pas peu dire. De votre côté , déployez l'adresse qu'un homme de Cour met en jeu pour satisfaire son ambition , & je vous réponds que la pauvre petite est à nous. J'espérerais bien les démarches de mon élève ; mais ce serait peine perdue : l'insensible Beauté l'évite avec le plus grand soin. Peut-être fuit-elle le danger que courrerait sa vertu. . . . Eh ! que nous importe le motif de sa résistance ? Il nous suffit de savoir que l'argus Goton , la sévère Mar-

quise de F\*\*\*, & la sagesse même,  
veillent tous ensemble pour nous  
la conserver.

L'Abbé T\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 6 Août ;*  
17...

## LETTRE XLI.

*Lettre anonyme, envoyée par  
le Comte de C\*\*\*, à  
Jeannette R\*\*\*.*

**V**ous avez, sans le savoir, Ma-  
demoiselle, fait la conquête d'un  
homme d'une naissance distinguée,  
& dont les richesses sont propor-  
tionnées au rang qu'il tient dans le  
monde. Il ne tâchera point de vous  
disposer en sa faveur par une pein-

ture exagérée de ses feux, ni par l'offre d'une brillante fortune. Non, Mademoiselle, pour toucher votre cœur, il faut employer des moyens encore plus efficaces, & c'est sur-tout à votre esprit qu'on doit parler. Tandis que les femmes vulgaires se laissent séduire par les fadeurs qu'on leur débite, ou par les soupirs monnoyés d'un épais amant à coffre-fort, vous vous montrez supérieure à tous ces grands ressorts de la galanterie, & c'est au seul sentiment intime qu'il appartient de vous persuader. Cependant, j'ose le dire, vous êtes imbue de certains préjugés communs aux jeunes personnes qui se piquent de sagesse. La connaissance que j'ai de votre heureux caractère & des lumières que vous avez puisées dans une excellente éducation, me fait espérer qu'il ne sera pas difficile de les détruire en vous ces préjugés, qui

terniraient vos bonnes qualités, & vous feraient mener une vie triste & insipide. Permettez que j'aie la gloire de vous assurer un avenir charmant, & d'éclairer votre raison.

Je commencerai d'abord par vous dire que les mots *sagesse*, *vertu*, n'ont qu'une signification vague, confuse, & n'expriment même absolument rien. En effet, qu'entend-t-on par *sagesse*? Chacun attache à ce mot le sens qui est favorable à ses idées, & qui a le plus d'analogie avec son état : la fille qui veut être honnête, croit qu'il prescrit de se conserver pure pour l'homme qui doit l'épouser : la Religieuse, au contraire, l'explique en fuyant toute l'espèce masculine : le Reclus, d'un autre côté, prétend qu'il défend d'habiter avec les humains, & de satisfaire aucune de ses passions : l'homme du monde y voit le précepte de



vivre avec ses semblables, & de goûter modérément de tous les plaisirs. Le mot *vertu* présente un sens plus étendu; il s'applique également aux qualités de l'âme & aux actions de chaque être dans la société; mais sa signification est aussi peu précise & aussi peu juste que celle de l'autre, avec lequel il se confond souvent: la vertu d'un Citoyen est de vivre en paix dans les Villes, & d'avoir une horreur extrême pour le sang humain; la vertu d'un Soldat est de ne respirer que le carnage, de tuer, de massacrer de sang-froid ceux auxquels son Prince déclare la guerre, & qui ne lui ont fait aucun mal.

Vous voyez donc, Mademoiselle, qu'il n'y a dans le monde ni vertu, ni sagesse, & que ce sont seulement deux mots vides de sens, consacrés à présenter à l'esprit différentes idées.

& à nous exprimer les choses les plus disparates. D'ailleurs, la perfection qu'ils désignent est chimérique, & contraire aux loix de la société & de la Nature. Le monde serait-il si peuplé si les maximes des rigoristes étaient exactement suivies? A quoi servent les sens dont tous les êtres sont doués, si ce n'est pour désirer & pour éprouver le plaisir, cette délicieuse sensation, à laquelle tout invite & que tout fait naître, soit la douce chaleur du Printems, soit le développement & le jeu de nos organes?

Ouvrez les yeux, Mademoiselle, & reconnaissez qu'on vous donne de simples préjugés pour d'excellens principes de morale. Voilà comment on élève votre sexe; on lui inspire des idées fausses & ridicules, qui lui servent de règles pour former sa conduite. Vous saurez vous distin-

guer de la foule, & secouer le joug qui accable votre raison : faites-vous une façon de penser digne des attraits dont vous êtes pourvue, & de l'esprit que l'on admire en vous. Osez croire que les plaisirs de l'amour ne sont point un crime, puisqu'ils sont l'ouvrage de la Nature. Eh ! sans eux que serait la vie ? nous languirions dans le sein d'un éternel ennui ; tout nous deviendrait insipide ; les Villes, la Campagne, cesseraient bientôt de nous plaire ; plus d'émulation, plus de ces nobles efforts qui portent vers la gloire, ou qui conduisent à servir la Patrie ; car on peut dire que l'espoir d'être heureux avec l'objet qu'on aime, a produit dans tous les genres des travaux utiles. Je dois encore ajouter que les charmes de la volupté consolent des chagrins & des peines qu'éprouvent le riche comme le pauvre. Ah ! qu'il

ferait souvent cruel d'être condamné  
à vivre, si l'on ne semait sa carrière  
des fleurs que fait éclore le plaisir!

Voilà, Mademoiselle, ce que mes  
sentimens pour vous m'ont dicté;  
j'ai désiré de dissiper votre erreur, &  
je serai trop heureux d'avoir réussi,  
ne dussai-je obtenir d'autre récom-  
pense que celle d'assurer votre féli-  
cité. Afin de vous prouver que mes  
conseils ne sont point intéressés, &  
que je ne cherche qu'à vous dessiller  
les yeux; je prends le parti de ne  
point signer ma Lettre.

*De Paris, le 1 Août, 17...*





## LETTRE XLII.

*Jeannette R\*\*\*, à sa Sœur.*

**J**E t'envoie, ma chère Sœur, une Lettre que je viens de recevoir par la Poste, & dont je ne connais ni le caractère, ni l'Auteur; la personne de qui elle est ayant, sans doute, déguisé son écriture, & n'ayant osé mettre son nom. Tu verras combien une honnête fille court de dangers dans le monde, puisqu'elle est exposée à entendre tout ce que la perversité peut dire pour insinuer le vice. Ce n'est pas qu'il ne soit facile de démêler l'imposture, malgré l'art qui règne dans ses discours. Mais il faut être toujours en garde contre ses attaques; pour peu qu'on soit susceptible de négligence ou de vanité, la

séduction s'empare insensiblement de notre cœur. Tu n'auras pas de peine à sentir tout le faux & l'absurdité des raisonnemens contenus dans la Lettre que je t'envoie. Quoi, la vertu n'est qu'une chimère, & la sagesse un préjugé! Eh! pourquoi la conscience, qu'on pourrait appeller la voix de la Nature, nous reproche-t-elle de manquer à nos devoirs? D'où vient cette satisfaction intérieure que procure une bonne conduite? L'âme qui se réjouit d'une belle action, se rapproche de son origine céleste, & s'applaudit de la perfection dont elle est émanée. Cependant les méchans voudraient persuader que la vertu est un mot vide de sens. Il n'y aurait donc ni bien ni mal? Les partisans de cet odieux système, ne peuvent sûrement s'empêcher d'en sentir eux-mêmes les funestes conséquences, & de le voir

s'écrouler chaque jour; non-seulement ils doivent s'appercevoir de l'estime générale dont jouissent certaines personnes, & du mépris & de l'infamie dont on couvre les autres; mais qu'objecteront-ils au contentement ou à la haine qu'on éprouve de soi-même, selon qu'on a des mœurs pures ou relâchées? Leurs propres paroles les condamnent encore; car si les plaisirs d'une vie sensuelle ont tant de charmes, il y a donc bien du mérite de s'en priver! Ainsi cet effort suprême, qu'on appelle sagesse, loin d'être blâmé par les libertins, doit être au moins l'objet de l'admiration de tous ceux qui n'en sont point capables.

Voilà, ma chère Sœur, ce que j'aurais répondu à l'auteur de cette indigne Lettre, si la honte de me l'avoir écrite ne l'avait engagé à me cacher son nom. Il triomphe peut-être

& se flatte de m'avoir persuadée.  
 Mais si j'étais telle qu'il se l'est, sans  
 doute, imaginé, quelle gloire au-  
 rait-il d'avoir séduit une jeune per-  
 sonne simple & crédule? Je ne suis  
 point la duppe de ses louanges; il  
 me les donne afin de me disposer  
 à goûter ses prétendues raisons. . . .  
 Mais quel peut être ce nouveau su-  
 borneur? Il m'a vue, il paraît me  
 connaître, sa Lettre vient de Paris. . .  
 Je ne cherche point à le découvrir;  
 non, que je l'ignore toujours! Je vou-  
 drai seulement qu'il apprît combien  
 je le plains d'être imbu de tant de  
 maximes fausses & pernicieuses. . . .  
 Mon entrée au Couvent, qu'il ap-  
 prendra sûrement, me tiendra lieu  
 de réponse, & lui prouvera le peu  
 d'effet de ses vains raisonnemens :  
 puisse-t-elle l'en dégoûter à jamais,  
 & préparer son cœur à recevoir les  
 impressions de la vérité!



Oui, ma chère Sœur, je persiste dans mon dessein, mes vœux les plus ardents sont de me faire Religieuse. Ce n'est pas que je ne sois touchée de ta douleur; mais je pense que ton amitié pour moi l'adoucirait bientôt, quand tu me sauras vraiment heureuse & à l'abri de la séduction. Tu peux juger, par la Lettre que je t'envoie, des discours que tiennent les libertins aux jeunes personnes qu'ils desirent d'entraîner dans le désordre..... Mais des motifs plus pressans m'engagent encore à me retirer du monde; je dois te les révéler, ma Sœur, afin que tu cesses de m'accuser de cruauté à ton égard... L'idée seule de cet aveu couvre mon front de rougeur!..... Hélas! tu me crois digne de ton estime; & je suis coupable d'une passion criminelle..... J'aime..... oui, je soupire en secret pour M. le Mar-

ramassé ; je le connus à l'air mystérieux avec lequel les deux Dames s'entretenaient en me regardant. Je ne leur ai rien dit du sujet qui me ramenait auprès d'elles , ni de mes soupçons , & pestant tout bas contre mon imprudence involontaire , je suis remonté chez moi pour vous faire part de cette mauvaise nouvelle. Je mérite tous vos reproches , accablez-m'en , je les supporterai sans murmurer , pourvu que vous n'accusiez point mon amitié de négligence ; elle ne participe en rien à la légèreté de ma tête. Au reste , qu'en va-t-il arriver ? L'amour que vous inspire Mademoiselle Jeannette , sera connu de Madame votre mère , qui , à son retour , vous fera d'ennuyeux sermons. Eh bien , vous voilà prévenu , songez d'avance à votre réponse. Dites , par exemple , que vous êtes revenu d'un goût passager , que  
vous

vous ferez désormais docile à la voix de la raison , &c. &c. Cette Lettre échappée de mes mains , est peut-être un bonheur pour vous , attendu que vous pourrez détruire tout d'un coup les justes soupçons qu'on pourrait former par la suite. Il faudra dissimuler vos sentimens , & feindre beaucoup d'indifférence. Parbleu ! si nous avions la bonhomie d'avouer à nos parens toutes nos fredaines , ce serait à ne jamais finir. On a bien plutôt fait de se tirer d'affaire par un mensonge adroit. Adieu, continuez à n'avoir point de secrets pour votre ami , & croyez qu'une autre fois il saura mieux les garder.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Paris, le 4 Août, 17...*

*Première Partie.*

K

## LETTRE XLIV.

*Le même, à l'Abbé T \* \* \*.*

**A**PPLAUDISSEZ-MOI, couronnez mon front de lauriers ou plutôt de myrthes , j'ai sçu frapper un coup décisif & qui lève tous les obstacles que j'avais prévu dans l'exécution de mon projet. Voici quelle est la petite ruse de guerre dont je viens de faire usage. Le Marquis m'a écrit le 27 du mois passé , & proteste de plus belle qu'il aimera toujours sa chère Jeanette ; moi , que ce tendre attachement remplit d'inquiétudes , & qui cherche tous les moyens de parvenir à mon but , j'ai tourné à mon avantage cette épître passionnée , & l'ai faite tomber adroitement dans la chambre de ma mère , où j'étais bien



sûr qu'elle ferait promptement ramassée. La chose n'a pas manqué d'arriver comme je l'avais prévue : j'ai observé de l'antichambre, que ma chère maman, en grande conversation avec la Marquise, s'est interrompue tout-à-coup en fixant mon papier, dont elle s'est bien vite saisie, & qu'elle a lu à haute & intelligible voix. Je n'avais que faire d'en remarquer davantage ; content du succès de mon stratagème, j'ai remonté chez moi, & me suis jeté à mon bureau, pour écrire une jérémiade au pauvre Marquis sur le prétendu malheur qui venait de m'arriver, & pour avertir mon confident que l'intrigue de la pièce se noue de plus-en-plus, & que nous approchons du dénouement !.....

Ma mère me fait appeller. Que diable a-t-elle à me dire ? Voyons ce que c'est ; je vous en rendrai

compte, si la chose en vaut la peine. Aurait-elle découvert quelques-unes de mes nouvelles aventures amoureuses?.... Elle va m'excéder encore de sa morale : heureusement que j'y suis accoutumé. . . . Elle renvoie me presser de descendre..... Mal peste, qu'il lui tarde de débiter son sermon !

Qui s'y ferait attendu !... Ma foi, l'Abbé, je vous le donne en cent à deviner.... Oh ! je suis dans un étonnement... J'ai réussi, & c'est par une voie différente de celle que j'avais préparée... Ecoutez le merveilleux récit. J'arrive, je me présente effrontément, un peu enhardi par la vue de la missive du Marquis, ouverte sur une table. — » Vous êtes donc » le confident des amours du fils de » mon amie, me dit ma mère avec » son ton pédagogue ; tenez, re- » prenez cette Lettre, que nous ve-

» nons de trouver; & une autre fois .  
 » soyez plus soigneux des secrets que  
 » l'on vous révèle. N'avez-vous pas  
 » de honte de vous prêter aux folies  
 » d'un jeune insensé..... — Ne le  
 » grondez donc pas, interrompit la  
 » Marquise; vous me l'aviez promis.  
 » Mon cher Comte, poursuivit-elle,  
 » vous êtes le confident de mon fils,  
 » & moi je le suis de celle qu'il aime;  
 » lisez ce qu'elle m'écrit, & rendez  
 » justice à sa sagesse. « — Madame  
 de F \* \* \*, en achevant ces mots,  
 me remit une Lettre de Jeannette,  
 & je restai confondu après avoir vu  
 ce qu'elle contenait. L'inconcevable  
 créature rend compte de l'amour que  
 le jeune Marquis a pour elle, & con-  
 fesse qu'elle l'aime en secret; elle  
 ajoute qu'afin de se punir de cette  
 flamme criminelle, elle est résolue  
 de se jeter au plutôt dans un Cou-  
 vent.

Eh bien, l'Abbé, vous seriez-vous imaginé que Jeannette eût poussé le bégueulisme jusqu'à ce point ? Découvrir la passion qu'elle inspire & avouer que son cœur s'attendrit ! quelle extravagance ! Encore plus émerveillé que vous le ferez vous-même, & voyant qu'on n'avait rien à me dire, je me retirai en balbutiant quelques mots de surprise.

Mes profondes réflexions sur cet événement imprévu, m'ont tout-à-fait tranquilisé, & m'engagent à vous assurer que loin de nuire à mes projets, il vient, au contraire, leur prêter un nouvel appui. Gardez-vous bien, sur-tout, de laisser transpirer que Jeannette aime le Marquis; moi je ne l'entretiendrai que des cruautés auxquelles il doit s'attendre. Vous sentez que s'il savait ce qui se passe dans le cœur de sa Belle, il ne manquerait pas de s'en prévaloir, & nous



priverait du fruit de nos peines. Cette précaution-là seulement, & je vous réponds que nous aurons la fière vestale; elle travaille elle-même à seconder mes vues; & sa sagesse va la conduire, avant qu'il soit peu, dans les pièges que je lui tends.

Le Comte de C\*\*\*.

*De Paris, le 4 Août, 17....*

---

## LETTRE XLV.

*La Marquise de F\*\*\*, à  
Goton Michu.*

**J**E ferai dans cinq ou six jours au Château, ma chère Goton; j'amène avec moi la Comtesse & son fils. Mon amie doit passer environ huit jours à ma terre, afin d'achever de se rétablir, en respirant l'air de la cam-

pagne. Je vous informe de tout ceci pour que vous ne foyez point surprise de notre arrivée, & que tout soit prêt pour nous recevoir. Je suis très-satisfaite de la manière dont vous avez conduit la maison pendant mon absence. Soyez sûre, bonne Goton, que je ne ferai point ingrate envers une ancienne domestique, qui m'a donné tant de preuves d'attachement. Je suis aussi on ne peut pas plus contente de ma Jeannette; cette aimable fille m'a confié des choses que sa prudence vous a sûrement cachées, & qui redoublent mes tendres sentimens à son égard. Madame la Comtesse est enchantée de sa rare vertu, & veut absolument la mener avec elle à Paris, où elle se fera un plaisir de lui servir de mère & de me remplacer. Dites à ma chère enfant qu'elle se prépare pour ce voyage, absolument nécessaire, & dont

elle sentira les raisons. La Comtesse  
m'empêche de lui écrire, afin de lui  
marquer elle-même toute son esti-  
me, & l'extrême satisfaction qu'elle  
aura de l'avoir auprès d'elle.

La Marquise de F \* \* \*

*De Paris, le 5 Août, 17...*



---

**LETTRE XLVI.**

*La Comtesse de C \* \* \* , à  
Jeannette R \* \* \* .*

**J**E me hâte de vous apprendre, estimable Jeannette, que vous allez être ma fille, & que vous viendrez demeurer avec moi à Paris, sans cesser néanmoins d'être la chère enfant de votre ancienne protectrice. Je vais passer quelques jours au Château, & je vous amènerai à mon départ, comme un trésor précieux, dont je veux enrichir la Capitale. Est-ce que vous serez fâchée de me suivre? Si c'est parce que vous doutez de ma tendresse, vous avez le plus grand tort. Je tâcherai que vous ne trouviez aucune différence de mes soins pour vous d'avec ceux de la



Marquise. La résolution où vous êtes de vous retirer dans un Couvent , vous rendra peut-être le séjour de Paris moins agréable , & vous penserez que je m'oppose à votre pieux dessein. Rassurez - vous , ma chère fille , j'approuve & j'admire le desir que vous formez de vivre dans une sainte retraite ; & je vous promets que si , au bout d'un an , vous y persistez , je vous faciliterai tous les moyens d'être reçue d'une manière honorable , & briguerai la gloire de contribuer à votre dot. Acceptez - donc , sans répugnance , mes marques d'amitié : quand vous aurez connu le monde , vous serez bien plus louable de le quitter , qu'actuellement que vous ne vous en formez qu'une idée imparfaite. Jusqu'à ce que vous ayez fait cette étude nécessaire , vous sentez qu'il est à propos de vous éloigner du Marquis , soit pour lui

donner le tems de se guérir de son amour , soit pour éteindre vous-même, par le secours de l'absence, la passion naissante qu'il vous inspire. Vous voyez , ma fille, que je suis instruite de tous les secrets de votre cœur ; mais ne vous en alarmez point ; ils vous assurent à jamais mon estime. La petite faiblesse dont vous faites l'aveu avec tant de confusion, sert à relever l'éclat de votre vertu ; & la victoire que vous remportez sur vous-même , excitant mon admiration, m'engage à vous aimer toute ma vie.

La Comtesse de C \* \* \*.

*De Paris , le 5 Août , 17....*



## L E T T R E X L V I I .

*Le Marquis de F \* \* \* , au  
Comte de C \* \* \* .*

P E U T - Ê T R E que ma Lettre ne vous trouvera plus à Paris ; je l'envoie au hafard ; & fi vous ne la recevez point , je vous dirai de bouche ce qu'elle contient. En vérité , Monsieur le Comte , vous êtes bien peu foigneux ; une autrefois brûlez mes épîtres , afin de ne plus courir le rifque de les perdre . . . . . Mais ce n'est pas pour vous faire des reproches que je vous écris ; ma générofité vous pardonne . . . . . à condition , cependant , que vous ferez par la fuite moins étourdi. Passez-moi ce refte d'humeur , & apprenez comment je me propofe d'agir vis-à-vis

de ma mère. Vous me dites de lui en imposer par un mensonge. Ah ! j'aimerais mieux mourir que d'employer un moyen si bas. Jamais je ne mentirai à ma mère ; elle est si bonne , ses remontrances sont mêlées de tant de douceur , qu'on ne craint point avec elle de faire l'aveu de ses fautes. Je lui aurais caché mon amour sincère pour Jeannette , dans l'appréhension qu'elle ne m'eût éloigné de cette charmante personne ; mais puisqu'elle en est instruite , je conviendrai de toute ma passion. Voilà le parti que je veux tirer de l'incident de la Lettre perdue. Je me réjouis même qu'elle soit tombée dans les mains de ma mère , & que les circonstances m'engagent à lui déclarer un amour fondé sur l'estime & sur la vertu , que je me glorifierais d'apprendre à tout l'Univers. Qui pourrait me blâmer d'adorer les grâ-



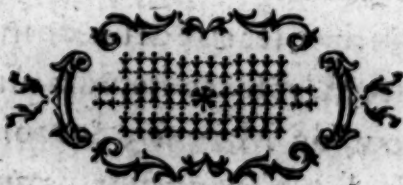
tes réunies à la sagesse ? Ma mère doit sur-tout m'appouver ; elle chérit trop Mademoiselle Jeannette , & connaît trop la beauté de son âme , pour n'être point charmée des sentimens qu'elle inspire.

Cette insensible personne continue de me fuir ; elle évite toujours les occasions de se trouver seule avec moi. Je suis au désespoir. Hélas ! que ne puis-je douter de son indifférence !

Le Marquis de F \* \* \* .

*Du Château de F\*\*\* , le 8 Août ,*

17. . . .



## LETTRE XLVIII.

*Jeannette R | \* \* \*, à sa  
Sœur.*

**R**ÉJOUISS-TOI, ma chère Sœur ;  
je ne vais point de si-tôt au Couvent ;  
Madame la Comtesse de C\*\*\* veut  
que j'aille demeurer avec elle à Pa-  
ris pendant quelque tems, & Mada-  
me la Marquise l'exige. On me pro-  
met de ne plus s'opposer après à ma  
vocation pour le Cloître. Pouvais-je  
résister à l'empressement d'une Dame  
dont l'amitié m'honore, & que pou-  
vais-je opposer aux desirs de ma bien-  
faitrice ? L'absence éteindra sûrement  
l'amour du Marquis ; & moi , sépa-  
rée de lui, n'écoutant plus que mon  
devoir , je tâcherai de l'oublier.....  
ou plutôt de l'aimer comme un frè-

re . . . . . Cet effort me coûtera sans doute . . . . . mais il me rendra plus digne de me consacrer à Dieu.

Tu vois , ma Sœur , que nous allons nous éloigner l'une de l'autre ; c'est huit jours après le retour de Madame la Marquise que j'accompagnerai ma nouvelle protectrice. Mais tu me feras toujours chère ; quel que soit le sort qui m'attende à Paris , je songerai à chaque instant à mon aimable petite Sœur , & m'empresserai de lui écrire bien souvent , oui , bien souvent. J'espère que de son côté elle n'aura pas moins d'amitié pour moi , & qu'elle me fera savoir de ses nouvelles avec la même exactitude qu'elle recevra des miennes. Profitons du peu de tems que nous avons à nous voir ; viens tous les jours au Château , si cela est possible ; je t'attends avec impa-

tience. Adieu, je t'embrasse au moins  
en idée.

JEANNETTE R\*\*\*.

*Du Château de F\*\*\*, le 9 Août,  
17...*

## LET TRE XLIX.

*Louise R\*\*\*, à sa Sœur.*

**J**E suis bien charmée de ce que vous m'apprenez ; la bonne Michelle , qui vous aime tout de même que si vous étiez sa propre fille , en a pleuré de joie. Je ne lui ai lu que l'endroit de la Lettre où vous me parlez de votre prochain voyage ; je n'ai eu garde de lui montrer ce que vous me dites de vos sentimens au sujet de M. le Marquis : elle aurait été trop en colère contre vous..... Je reviens au



départ pour Paris; ça peut être utile à ton avancement, ma Sœur. Je ne te recommande pas d'être toujours docile & soumise aux vœux de cette grande Dame; tu fais que lorsque les Grands sont assez généreux pour faire le bien, ils vous ont un certain air qui semble commander de recevoir leurs bontés, & d'être toujours bien humble pour en mériter la continuation. Je serais beaucoup plus affligée de ton éloignement, vois-tu, si je ne comprenais en moi-même qu'il t'est nécessaire pour surmonter cette malheureuse passion que tu as pour M. le jeune Marquis. J'espère que la grace du bon Dieu t'en délivrera, & que le fils de ta protectrice ne sera plus tourmenté aussi d'un amour qui ne convient point du tout. Je souhaite encore que tu te guérisses de l'envie de te faire Religieuse; ça te conduirait

au tourment de ta vie. Il vaudra mieux que tu prennes un mari honnête, un bon ouvrier, ou bien un Vigneron aisé; tu auras des enfans que tu élèveras dans la crainte du Seigneur; & l'on t'estimera, sans comparaison, beaucoup plus que si, du matin au soir, tu ne faisais que réciter des Oraisons. Mais quel que soit l'état que tu embrasses, tu te comporteras en brave fille, & tu me chériras toujours comme ta Sœur. On dit comme ça qu'il y a dans le monde, des proches parens, même des frères, qui ne peuvent se souffrir, qui se haïssent: ils sont donc bien malheureux, puisqu'ils sont privés du plaisir de s'aimer! Pour nous, notre principal bonheur est dans notre union. Je ne puis t'aller voir que Dimanche, attendu qu'il faut que j'aide à ferrer le foin, la moisson étant déjà faite, & que je soulage la bonne Mi-

chelle , dans un tems où elle a beaucoup plus de travail que de coutume. C'est sur-tout après avoir fait son devoir , qu'on a beaucoup de plaisir à se récréer.

LOUISE R\*\*\*.

*Du Village de S\*\*\*, le 10 Août ,  
17....*

## L E T T R E L.

*Le Comte de C \* \* \* , à  
l'Abbé T\*\*\*.*

Nous partons demain ; & après avoir resté huit jours au Château , ma mère amène avec elle , comme en triomphe , la sévère Jeannette ; oui , cette insensible & farouche Beauté , va demeurer à Paris , je la verrai à chaque instant ; je pourrai lui parler

fans contrainte ; nous habiterons ensemble la même maison : peignez-vous l'excès de mon bonheur. La voilà donc en mon pouvoir ! J'entrevois pourtant de grandes difficultés dans l'entier accomplissement de mes desirs ; car la petite personne ne cessera pas , dès les premiers jours , d'être d'une vertu impatientante ; d'ailleurs , je serai forcé d'agir avec beaucoup de circonspection. Mais quoique ma mère soit rigide dans ses mœurs , & qu'elle exige une conduite très-honnête dans les autres , ne s'étant point jetée tout-à-fait dans la dévotion , elle est obligée de vivre d'une manière conforme à son rang ; elle entraînera , sur-tout dans les commencemens , la charmante Orpheline aux Promenades , aux Spectacles , & même au Bal. Vous sentez bien , mon cher Abbé , que j'aurai l'art de profiter de la séduction que



tout cela fera pénétrer par degrés dans le cœur de l'innocente Jeannette ; séduction d'autant plus infaillible , que j'en redoublerai l'effet par mes soins assidus , mes discours passionnés , mes soupirs brûlans , & mes tendres regards. J'ai préparé , de longue main , ce grand changement qui arrive dans la fortune de notre inhumaine , & qui doit influer sur ses mœurs ; j'avais disposé ma mère & Madame la Marquise à la faire venir à Paris , & à la placer auprès de quelque Dame de leur amie. Je bornais là mes efforts & tout mon espoir ; tel était l'important projet dont je vous ai parlé si souvent , & que je travaillais depuis long-tems à conduire à sa fin. Je n'osais me flatter que mamère formât jamais le dessein de prendre chez elle l'objet de mes desirs illicites. Mes vœux sont comblés bien au-delà de mon espérance ;

& c'est la sage Jeannette qui, sans le savoir, contribue à leur réussite. Enfin, elle fera bien-tôt dans Paris. Le seul dieu que j'encense, le dieu malin du plaisir, & non ce languoureux amour, va s'applaudir d'une nouvelle victoire; la pauvre petite, telle qu'une timide colombe, s'offre d'elle-même sur l'autel de Vénus... Mais quittons le style figuré, disons tout simplement qu'elle n'a plus que quelques jours à s'enorgueillir de sa haute sagesse: j'ai lieu de tout attendre de l'air contagieux de la Ville, que cette vertu sauvage va respirer.

Le Comte de C\*\*\*

*De Paris, le 12 Août, 17...*

Fin de la première Partie.



